

LES BLANCS ET LES BLEUS
(1869)

ALEXANDRE DUMAS

Les Blancs et les Bleus
drame en cinq actes, en onze tableaux

Châtelet. – 10 mars 1869.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-30-0

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

L'auberge de la Lanterne, à Strasbourg.

Magnifique cuisine de province avec une grande cheminée, une immense table sur laquelle mangent les maîtres et les domestiques. Des cabinets à gauche et à droite ; grand escalier au fond, montant aux chambres du premier étage ; grande porte donnant sur la rue par un pan coupé.

Scène première

Madame Teutch, Coclès.

MADAME TEUTCH, appelant pendant
que huit heures sonnent au coucou

Hé, l'Endormi ! hé, l'Endormi !

COCLÈS, sortant de dessous
le manteau de la cheminée

D'abord, je ne m'appelle plus l'Endormi ; c'était bon sous le tyran, où on n'était pas libre de se choisir un nom. Je m'appelle Coclès.

MADAME TEUTCH

Eh bien, Coclès, prends ta lanterne et va-t'en voir à l'hôtel de la *Poste* si la diligence de Besançon est arrivée. L'accusateur public, le citoyen Euloge Schneider, a fait retenir ici une chambre pour le fils d'un de ses amis qui arrive ce soir. Tu demanderas le citoyen Charles, un petit jeune homme de quatorze à quinze ans, et tu l'amèneras ici.

COCLÈS

Il n'aurait donc pas pu y venir tout seul, ici ?

MADAME TEUTCH

Il paraît que non, puisque je te l'envoie chercher.

COCLÈS

Ah !... Voyez donc le temps : il pleut à ne pas mettre un aristocrate à la porte.

MADAME TEUTCH

Tu n'es pas encore parti ?

COCLÈS

Non ! sans compter que, s'il ne me plaisait pas de partir, je ne partirais pas.

MADAME TEUTCH

Tu ne partirais pas ?

COCLÈS

Je connais *les Droits de l'homme* !

MADAME TEUTCH

Eh bien, moi, je vais t'apprendre ceux de la femme.

(Elle lui donne un soufflet.)

COCLÈS

Citoyenne Teutch !...

Scène II

Les mêmes, Augereau.

AUGEREAU, entrant

De la rébellion contre ta maîtresse, citoyen l'Endormi ?

COCLÈS

De la rébellion ! peut-on m'accuser de cela ?

AUGEREAU

Comment, misérable ! tu oses lever la main sur la respectable citoyenne Teutch ?

COCLÈS

Mais non, au contraire, puisque c'est elle qui l'a baissée sur moi.

AUGEREAU

J'ai bien entendu le soufflet.

COCLÈS

Et moi, je l'ai bien senti.

AUGEREAU

Allons, pas de réplique ! va chercher le citoyen Charles, et prends bien garde qu'il ne se mouille les pieds en route. C'est un fils de famille.

COCLÈS

Et s'il fait exprès de marcher dans le ruisseau ?...

AUGEREAU, avec un geste
moitié menaçant, moitié comique

Jarnidieu !...

COCLÈS, sortant en courant
Faites donc des révolutions, voilà à quoi ça sert !

Scène III

Madame Teutch, Augereau.

MADAME TEUTCH

Toujours là au moment où on a besoin de lui, comme dans les contes de fées. (Elle veut lui passer le bras autour du cou.) Oh ! amour d'homme !

AUGEREAU

Citoyenne Teutch, respect à l'uniforme ! ne compromettez pas le 72^e de ligne, où j'ai l'honneur d'être sergent-major. Ces démonstrations exagérées sont bonnes pour le tête-à-tête, porte close et rideaux fermés.

MADAME TEUTCH

Bah ! est-ce que nous ne sommes pas seuls, mon beau sergent ?

AUGEREAU

Et les gens qui passent, donc ! Ah ! ton auberge est bien nommée : l'auberge de *la Lanterne*, citoyenne Teutch ! on y voit aussi bien du dehors au dedans que du dedans au dehors.

MADAME TEUTCH

Mais, voyons, qu'est-ce que ça pourrait vous faire quand on tiendrait quelques petits propos sur notre inclination respective ? Il me semble, au bout du compte, que c'est sur moi qu'ils retomberaient.

AUGEREAU

Allons donc, citoyenne Teutch ! Les gens qui ne rendraient pas justice à vos mérites physiques diraient que je me fais entretenir par l'auberge de *la Lanterne*, ce qui, nuisant à ma con-

sidération, pourrait nuire à mon avancement.

MADAME TEUTCH

Qui pourrait dire cela ?

AUGEREAU

Les mauvaises langues.

MADAME TEUTCH

Il est vrai que, depuis un an que tu bois, manges et dors dans mon hôtel, tu ne m'as jamais demandé ton compte.

AUGEREAU

Citoyenne Teutch, la République est pauvre, ce qui fait qu'elle oublie mensuellement de nous payer notre solde. Quand elle nous payera notre solde, je te payerai mon compte.

MADAME TEUTCH

Et j'attendrai tant qu'il te plaira, mon petit Pierre.

AUGEREAU

Citoyenne Teutch !

MADAME TEUTCH

Eh bien, qu'y a-t-il encore ?

AUGEREAU

Il y a que votre passion vous aveugle tellement, que vous ne voyez pas la patrouille qui passe et que vous oubliez de me donner à souper.

MADAME TEUTCH

Tiens, méchant garçon, il est là, ton souper !... (Elle le fait entrer dans un cabinet à gauche. Augereau l'enveloppe dans le rideau et l'embrasse au front.) Enfin !

AUGEREAU, frisant sa moustache

J'aime le mystère, moi ! (Il entre en chantant.)

Vive le vin, vive l'amour !

Scène IV

Madame Teutch, un porte-balle, descendant l'escalier.

LE PORTE-BALLE, à demi-voix

Madame Teutch ! madame Teutch !

MADAME TEUTCH

Que me voulez-vous mon brave homme ?

LE PORTE-BALLE

Je veux vous payer.

MADAME TEUTCH

Vous ne me devez rien.

LE PORTE-BALLE

Madame Teutch, vous ne sauriez croire le plaisir que vous me faites en ne me reconnaissant pas.

MADAME TEUTCH

Quel plaisir cela peut-il vous faire, mon bon ami ?

LE PORTE-BALLE

Cela prouve que je suis bien déguisé. Le voyageur du numéro 7.

MADAME TEUTCH

Le général Perrin !

LE PORTE-BALLE

Une bonne âme vient de me prévenir que je devais être arrêté cette nuit, et vous voyez... je prends mes précautions. Combien vous dois-je ?

MADAME TEUTCH

Pour un jour et une nuit que vous êtes resté chez moi ? Une vieille connaissance comme vous, en vérité, cela n'en vaut pas la peine.

LE PORTE-BALLE

Voilà un assignat de cent francs ; payez-vous, bonne madame Teutch, et donnez le reste à vos domestiques.

MADAME TEUTCH

Ainsi, vous partez, vous quittez la France ?

LE PORTE-BALLE

Peste ! je n'ai pas envie de me laisser couper le cou, comme Custine et Houchard. – Adieu, madame Teutch, ne m'oubliez pas dans vos prières.

MADAME TEUTCH

Non, mon brave monsieur Perrin, non...

LE PORTE-BALLE, réparaisant

À propos, cachez mon sabre et mon chapeau, qui pourraient vous compromettre.

MADAME TEUTCH

Soyez tranquille. (Il disparaît par la porte latérale.)

Scène V

Madame Teutch, Coclès et Charles Nodier,
entrant par la porte du fond.

COCLÈS

Citoyenne Teutch ! citoyenne Teutch !

CHARLES, courant au feu

Oh ! le bon feu !

COCLÈS

Tenez, le voilà, votre voyageur !

MADAME TEUTCH

Où est-il ?

COCLÈS

Dans la cheminée.

MADAME TEUTCH, courant à Charles

Oh ! le pauvre petit ! pourquoi grelotte-t-il ainsi, et pourquoi est-il si pâle ?

COCLÈS

Dame ! citoyenne, je crois qu'il grelotte parce qu'il a froid, et qu'il est pâle parce que, comme il ne fait ni ciel ni terre, il s'est, en traversant la place du Marché, emberlificoté les jambes dans la guillotine ; et ça lui a fait un effet !... Dame ! un enfant...

MADAME TEUTCH

Et il ne vous est rien arrivé autre chose ?

COCLÈS

Oh ! si fait, nous avons rencontré le citoyen Tétrel... vous savez, le directeur de la poste aux chevaux, et sa patrouille ; ils nous ont crié : « Qui vive ? » Ma foi, il pleuvait si fort, que nous avons, au lieu de répondre, enfilé la ruelle du Lycée, et nous voilà.

MADAME TEUTCH

C'est bien ; je n'ai plus besoin de toi, imbécile !

COCLÈS

C'est mon pourboire, n'est-ce pas ?... Merci, bourgeoise !

CHARLES

Non, mon ami, ton pourboire, le voici.

COCLÈS

Peste ! de la monnaie blanche... Depuis un an que je n'en ai pas vu, ça me fait plaisir d'en revoir.

AUGEREAU, du cabinet

Holà ! la maison !...

COCLÈS

Dites donc, patronne...

MADAME TEUTCH

Eh bien ?

COCLÈS

C'est vous, la maison, n'est-ce pas ?

MADAME TEUTCH

Oui.

COCLÈS

Eh bien, voilà le citoyen Augereau qui vous appelle.

MADAME TEUTCH

Va à tes chevaux et laisse-nous tranquille !

COCLÈS, en s'en allant

Ne t'inquiète pas, citoyen Augereau, tu vas être servi.

Scène VI

Charles, madame Teutch, Augereau, sur le seuil du cabinet.

MADAME TEUTCH, à Augereau

Que veux-tu, citoyen ?

AUGEREAU

Je vois bien ma chope de bière, mais je ne vois pas ma bouteille de vin.

MADAME TEUTCH

Toute la cave, mon beau sergent !... toute la cave !

AUGEREAU

Doucement, mes amours ! toute la cave, ce serait trop pour une fois ; bouteille à bouteille, je ne dis pas.

MADAME TEUTCH, appelant

Catherine !... Catherine !...

CATHERINE, se montrant
sur l'escalier

Me voilà, citoyenne.

MADAME TEUTCH

Une bouteille de bordeaux à M. Augereau.

AUGEREAU

Merci...

MADAME TEUTCH

Attendez donc que je vous dise !...

AUGEREAU

Quoi ?

MADAME TEUTCH

Le général Perrin, qui occupait le numéro 7, vous savez ?

AUGEREAU

Oui.

MADAME TEUTCH

Eh bien, il vient de se sauver déguisé en porte-balle.

AUGEREAU

Cela ne m'étonne pas : il était accusé, du temps qu'il était en garnison à Mayence, d'avoir voulu vendre Mayence à l'ennemi.

MADAME TEUTCH

Cela ne me regarde pas ; il avait l'habitude de loger chez moi, toutes les fois qu'il passait à Strasbourg. Il y a logé hier comme d'habitude, il a inscrit son nom sur le registre des voyageurs, il est resté vingt-quatre heures, il a payé, il est parti, Dieu le conduise ! (Prenant la bouteille des mains de Catherine.) Tenez, voici votre bouteille de bordeaux, ne dites plus rien.

(Catherine entre dans le cabinet avec Augereau.)

Scène VII

Madame Teutch, Charles, Gertrude.

GERTRUDE

Eh bien, est-il arrivé, notre jeune homme ?

MADAME TEUTCH

Oui ; tenez... le voilà qui se chauffe. (Elle entre aussi dans le cabinet.)

GERTRUDE

Il est gentil tout de même... (À Charles.) Citoyen Charles, je viens, de la part du citoyen Euloge Schneider, m'informer si vous êtes arrivé et si vous avez fait un bon voyage.

CHARLES

Dis au citoyen Schneider que je suis bien reconnaissant de la peine qu'il se donne ; que le voyage a été excellent, et qu'avec sa permission, j'irai demain lui faire visite.

GERTRUDE

Ce serait un hasard si vous le trouviez ; aussi vous attendra-t-il demain à dîner.

CHARLES

À quelle heure, s'il te plaît ?

GERTRUDE

À deux heures. Ne vous faites pas attendre... Je vous préviens que le citoyen Schneider ne rentre pas toujours de bonne humeur. – Adieu, citoyenne Teutch...

(Elle sort.)

Scène VIII

Les mêmes, hors Gertrude.

MADAME TEUTCH, sortant du cabinet

Galant comme un berger ! (Revenant à Charles.) Mon petit ami, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

CHARLES

Volontiers, citoyenne.

MADAME TEUTCH

Ce serait d'abord de faire un bon petit souper.

CHARLES

Oh ! quant à cela, non, merci... Nous avons dîné à Erstein, je n'ai pas la moindre faim ; j'aimerais mieux me coucher, je sens que je ne me réchaufferai complètement que dans mon lit.

MADAME TEUTCH

Eh bien, on va vous le bassiner, votre lit ; puis, quand vous serez dedans, on vous donnera une bonne tasse de lait ou de bouillon.

CHARLES

Du lait, si vous voulez bien.

MADAME TEUTCH

Du lait, soit !... En effet, pauvre petit, c'est à peine au monde et ça court les grands chemins... tout seul, comme un homme... Ah ! nous vivons dans un triste temps ! (Allant à la planche où sont suspendues les clefs.) Voyons cela, voyons cela... Le numéro 5... Non, la chambre est trop grande et la porte ferme mal, il aurait froid, le mignon... Le numéro 9... Non, c'est une chambre à deux lits. Ah !... le numéro 7, que vient de quitter le général Perrin.

CHARLES

Le général Perrin ?

MADAME TEUTCH

Oui.

CHARLES

De Besançon ?

MADAME TEUTCH

Je crois qu'oui.

CHARLES

Je le connais, c'est un ami de mon père. Et vous dites qu'il est parti ?

MADAME TEUTCH

Ma foi, il sortait par cette porte-là tandis que vous entriez par celle-ci.

CHARLES

J'en suis fâché, j'aurais voulu le voir.

MADAME TEUTCH

Il est trop tard, mon petit ami... (À elle-même.) C'est ça qui lui convient : un grand cabinet avec une bonne couchette garnie de rideaux pour le garantir des courants d'air ; une jolie cheminée qui ne fume que quand il pleut, avec un Enfant Jésus dessus : ça lui portera bonheur... (Elle embrasse Charles.) Catherine !... Catherine !...

CATHERINE, dans le cabinet d'Augereau

Citoyenne ?

MADAME TEUTCH

Viendras-tu, quand on t'appelle ?

CATHERINE, paraissant

C'est le citoyen Augereau qui m'embrasse.

MADAME TEUTCH

Citoyen Augereau !...

AUGEREAU

Calomnie, citoyenne Teutch ! calomnie !...

CATHERINE, se frottant le visage

Qu'y a-t-il, notre maîtresse ?

MADAME TEUTCH

Il y a, citoyenne, que, la première fois que tu te laisseras embrasser par les voyageurs, tu auras affaire à moi.

CATHERINE, qui a vu madame

Teutch embrasser Charles

Et le citoyen Charles, ce n'est donc pas un voyageur ?

MADAME TEUTCH

C'est un enfant, citoyenne, un enfant qui m'est recommandé... Voyons, va préparer le 7 pour ce chérubin-là, et choisis-lui des draps bien fins et bien secs pendant que je vais lui faire un lait de poule.

CATHERINE

Le 7, est-ce qu'il n'est pas occupé ?...

(Catherine allume une bougie et sort.)

MADAME TEUTCH

Justement, celui qui l'occupait vient de partir... (À Charles.)
Savez-vous pourquoi je vous donne le 7, mon enfant ?

CHARLES

Oui, citoyenne, j'ai entendu ce que tu disais dans ton monologue.

MADAME TEUTCH

Monologue ! Jésus Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?... Est-ce encore un mot révolutionnaire ?

CHARLES

Non, citoyenne, c'est un mot français composé de deux mots grecs, *monos*, qui veut dire *seul*, et *logos*, *discours*.

MADAME TEUTCH

Vous savez le grec, à votre âge, citoyen ?

CHARLES

Oh ! très-peu, citoyenne, et c'est pour l'apprendre beaucoup mieux que je viens à Strasbourg.

MADAME TEUTCH

Vous venez à Strasbourg pour apprendre le grec ! et avec qui, mon Dieu ?

CHARLES

Avec le citoyen Euloge Schneider, qui vous avait prévenue de mon arrivée et qui vient de m'envoyer inviter à dîner.

MADAME TEUTCH

Ah ! mon pauvre enfant, si vous ne comptez que sur lui pour apprendre le grec...

CHARLES

Pourquoi ne me l'apprendrait-il pas, puisqu'il était professeur à Bonn ? C'est qu'il ne le voudrait pas ; il sait le grec comme Démosthènes.

MADAME TEUTCH

Parce qu'il n'aura pas le temps.

CHARLES

Et que fait-il donc ?

MADAME TEUTCH

Vous me le demandez ?

CHARLES

Certainement, que je vous le demande.

MADAME TEUTCH, à voix basse

Eh bien, il coupe des têtes !

CHARLES

Il coupe... des têtes ?...

MADAME TEUTCH

Ne savez-vous pas qu'il est accusateur public ? Ah ! mon pauvre enfant, votre père vous a choisi là un drôle de professeur de grec.

CHARLES

Mon père ne savait pas cela quand il m'a envoyé ici. Par bonheur, je ne suis pas recommandé qu'à lui seul... (Il fait un pas vers l'escalier.)

MADAME TEUTCH

Eh bien, où allez-vous donc ?

CHARLES

Je vais à ma chambre.

MADAME TEUTCH

Vous ne la trouverez pas.

CHARLES

Bon ! c'est le numéro 7, dont le lit a des rideaux et dont la cheminée ne fume que les jours où il pleut. Dites donc, citoyenne, il doit joliment y fumer aujourd'hui ! Bonsoir et bonne nuit, madame Teutch. (Il sort.)

MADAME TEUTCH, le suivant des yeux

Mais quel amour d'enfant !...

Scène IX

Madame Teutch, Augereau, Tétré,
huit hommes de patrouille, domestiques.

TÉTRÉ

Deux sentinelles à cette porte, une à celle-ci... Que personne

ne sorte !

MADAME TEUTCH

Ah ! c'est vous, citoyen Tétrérel... Qu'avez-vous donc ?

TÉTRÉREL

J'ai que je cherche deux grosses épaulettes accusées de trahison.

AUGEREAU, sortant de son cabinet

Deux grosses épaulettes, ce n'est pas encore moi.

TÉTRÉREL

Non, citoyen Augereau ; c'est quelqu'un qui a fait son chemin plus vite que toi, quoiqu'il n'ait peut-être pas ton mérite. — Allons, citoyenne Teutch, ton registre.

MADAME TEUTCH

Le voilà.

TÉTRÉREL, lisant

« Le citoyen... le citoyen... le citoyen général Perrin, numéro 7. » Celui que nous cherchons est ici.

AUGEREAU

Buisson creux !...

TÉTRÉREL

Que veux-tu dire ?

AUGEREAU

Que vous arrivez trop tard... Délogé depuis une heure.

TÉTRÉREL

Allons donc !...

AUGEREAU

Quand je vous le dis... Douteriez-vous, par hasard, de la parole d'honneur du sergent-major Augereau ?

TÉTRÉREL

Non ; mais, en attendant, quatre hommes vont monter au numéro 7, visiter les chambres, fouiller les armoires, sonder les matelas.

MADAME TEUTCH

Ah ! citoyens, citoyens, je vous en prie... Je viens à l'instant même de donner la chambre à un petit jeune homme bien doux,

bien gentil, qui n'a rien à faire avec le général Perrin.

TÉTREL, à ses hommes

Au numéro 7 ! et faites-moi descendre le jeune homme bien doux, bien gentil, que je l'examine.

MADAME TEUTCH

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, ils vont lui faire une frayeur à lui tourner le sang.

TÉTREL

Il est donc bien nerveux, ton protégé, citoyenne Teutch ?
(Allant à l'escalier.) Ah çà ! faudra-t-il que je monte moi-même ?...

LES HOMMES DE LA PATROUILLE

Nous voilà... nous voilà...

(Ils font descendre Charles avec le chapeau
du général Perrin sur la tête et son sabre au côté.)

UN HOMME DE LA PATROUILLE, poussant Charles

Avance à l'ordre, général Perrin.

Scène X

Les mêmes, Charles.

TÉTREL

Que signifie cette plaisanterie ?

UN HOMME DE LA PATROUILLE

Nous avons trouvé ce citoyen-là monté sur une table, avec ce chapeau sur la tête et ce sabre au côté.

MADAME TEUTCH, à part

Le chapeau et le sabre du général Perrin !

CHARLES

La glace était trop haute. J'ai voulu voir comment je serais en militaire : j'ai mis ce sabre à mon côté, ce chapeau sur ma tête, et je suis monté sur une table.

TÉTREL

Désarmez-le.

AUGEREAU

Oh ! ce ne sera pas difficile.

TÉTREL

Connais-tu le général Perrin, jeune louveteau ?

CHARLES

D'abord, je ne suis pas un louveteau. Je suis le fils d'un homme qui vaut certainement mieux que vous.

TÉTREL, levant le poing

Hein !

AUGEREAU

Pas de gestes, citoyen Tétrel. (Tétrel regarde Augereau de travers.) C'est comme ça, que veux-tu ! Quand on a un si beau sabre au côté, on le tire contre des gens qui ont des sabres... et l'on n'assomme pas les enfants à coups de poing.

TÉTREL

Connais-tu le général ?

CHARLES

Oui, je le connais : il est de Besançon, c'est un ami de mon père.

TÉTREL

C'est bien ; voilà tout ce que l'on voulait savoir, beau jeune homme. Conduisez le citoyen Charles à la prison des Célestins. Demain, il sera fait plus ample informé.

MADAME TEUTCH

Oh ! mon pauvre petit Charles en prison ! – Citoyen Tétrel, permets au moins que je lui fasse porter un lit.

TÉTREL

Allons donc ! et les autres coucheraient sur la paille !... où serait l'égalité ?

CHARLES

Rassure-toi, citoyenne Teutch, une nuit est bientôt passée.

MADAME TEUTCH

Mais demain... demain...

CHARLES

Demain, je serai mis en liberté. Il y a un décret de la Convention qui défend de poursuivre les enfants pour crime politique avant seize ans ; et comme je n'en ai que quatorze, que je n'ai ni

tué ni volé, je suis tranquille. Adieu, citoyenne Teutch... – Merci, citoyen Augereau.

(Il sort.)

Scène XI

Les mêmes, hors Charles.

TÉTREL

Citoyenne Teutch, as-tu d'autres voyageurs dans ton hôtel ?

MADAME TEUTCH, tremblant

Oui, citoyen Tétré, encore un.

TÉTREL, haut

Le citoyen Augereau, peut-être ?

AUGEREAU

Non, je ne voyage pas, moi, je permance...

TÉTREL

Qui, alors ?

MADAME TEUTCH

Il ne m'a pas dit son nom.

TÉTREL

Il ne t'a pas dit son nom ! L'ordonnance veut que tous les voyageurs soient inscrits sur les registres dans les vingt-quatre heures qui suivent leur arrivée.

AUGEREAU

C'est vrai... Mais comme il n'y a que quatre heures que celui-là est arrivé, il lui en reste vingt pour faire sa déclaration.

TÉTREL

Il y a du mystère là-dessous, je veux savoir ce soir comment il se nomme.

MADAME TEUTCH

Je ne sais pas s'il est chez lui... Envoie-le chercher toi-même, citoyen Tétré... Je te préviens qu'il n'a pas l'air tendre du tout. Ça fait froid dans le dos quand il parle.

TÉTREL

Le numéro de sa chambre.

MADAME TEUTCH

Numéro 11.

TÉTREL

Que deux de vous aillent dire au voyageur du numéro 11...

Scène XII

Les mêmes, le voyageur.

LE VOYAGEUR, entrant par la droite
et montant lentement l'escalier

Qui me demande ici ?

TÉTREL

Moi !

LE VOYAGEUR

Que désires-tu ?

TÉTREL

Savoir qui tu es.

LE VOYAGEUR

De quel droit ?

TÉTREL

Du droit de ma volonté.

LE VOYAGEUR

Qui es-tu toi-même ?

TÉTREL

Tétré, le président de la Propagande.

LE VOYAGEUR

Je n'ai pas affaire à vous ; tâchez de ne pas avoir affaire à moi.

TÉTREL

Allons, pas tant de difficulté. Ton nom ?

LE VOYAGEUR

Tu veux le savoir ? (Il s'approche de Tétré et lui dit son nom tout bas. – Tétré fait un mouvement.) Et maintenant, sur ta tête, que ce nom ne sorte pas de ta bouche jusqu'à demain avant midi. (Tétré fait vivement le salut militaire.)

TÉTREL

Portez armes !... présentez armes !... Portez armes !... (Les soldats obéissent, le voyageur remonte l'escalier.) Par file à gauche, marche !... (Il se remet à la tête de sa patrouille et sort vivement, sans dire un mot.)

AUGEREAU

Il paraît qu'il a son paquet, le citoyen président de la Propagande ; il n'y a pas de mal à cela.

(Le voyageur, qui s'est arrêté sur l'escalier jusqu'à ce que Tétré et ses hommes soient sortis, rentre dans sa chambre.)

Scène XIII

Madame Teutch, Augereau.

MADAME TEUTCH

Eh bien ?...

AUGEREAU

Eh bien ?...

MADAME TEUTCH

Qui cela peut-il être ?

AUGEREAU

Le diable m'emporte si je m'en doute, par exemple.

MADAME TEUTCH

À moins que ce ne soit le général Pichegru, qui ne devait arriver que demain.

AUGEREAU

Allons donc ! le général Pichegru a le double de l'âge de celui-ci.

MADAME TEUTCH

En tout cas, il paraît que c'est un personnage important, et je vais le recommander à mes gens afin qu'il ne manque de rien.

AUGEREAU

Pardon, pardon, citoyenne Teutch ! auparavant, mon café et mon petit verre d'eau-de-vie... Vous savez que, quand je n'ai pas pris mon gloria, je ne suis pas un homme.

MADAME TEUTCH

Catherine !...

CATHERINE

Voilà, citoyenne ! voilà !...

MADAME TEUTCH

Le café et le petit verre du citoyen Augereau. (On les lui donne. Elle les porte dans le cabinet.) Voici, citoyen Augereau.

CATHERINE, un instant seule

En voilà un qui est gâté !

(On entend le galop d'un cheval de poste avec des grelots. Un postillon aux couleurs de la République saute à bas du cheval, à la porte.)

Scène XIV

Catherine, un postillon.

LE POSTILLON

Hé ! l'Endormi ! va tenir mon cheval. Allons donc ! tu bâilleras demain.

COCLÈS, à part

En voilà un qui ne se gêne pas. C'est à faire pleurer les sans-culottes. (Haut.) C'est bon, on va le tenir, votre cheval, *monsieur* l'aristocrate.

LE POSTILLON, appelant

Hé ! la maison ! Un verre de vin de Moselle. (Frappant avec son fouet sur la table.) Est-ce que tout le monde est mort ici ?...

Scène XV

Les mêmes, madame Teutch, sortant du cabinet d'Augereau.

MADAME TEUTCH

Si le feu est à la maison, dites-le tout de suite. C'est donc toi, beau postillon, qui fais tout ce tapage-là.

LE POSTILLON, regardant autour
de lui et levant son chapeau

Silence !

MADAME TEUTCH

Jésus Dieu ! c'est vous, monsieur Raoul ?

RAOUL

Oui, c'est moi. M'êtes-vous toujours dévouée, madame Teutch ?

MADAME TEUTCH

Pour que je cessasse de l'être, il me faudrait oublier que je dois tout à votre famille, monsieur Raoul. Mais comment avez-vous pu venir de ce côté du Rhin, vous qui êtes émigré, qui vous battez contre la République ?...

RAOUL

La mère de Clotilde Brumpt se meurt. Le comte doit passer le Rhin cette nuit de son côté pour lui faire ses adieux ; ma présence peut être nécessaire, ne fût-ce que pour le défendre. J'ai reçu une lettre de Clotilde, et je suis venu.

MADAME TEUTCH

Et à quoi puis-je vous être bonne, monsieur Raoul ?

RAOUL

Je ne puis aller prendre un cheval à la poste aux chevaux, qui est tenue par ce misérable Tétel... S'il me reconnaissait, je serais perdu. Je ne puis faire les six lieues qui me restent à faire avec le cheval que j'ai, qui est déjà fourbu ; j'ai pensé que vous auriez un cheval frais à me donner, et que je ne pouvais pas m'adresser à une créature plus discrète et plus dévouée que vous... Me suis-je trompé ?

MADAME TEUTCH

Non, vous ne vous êtes pas trompé ; si je n'en avais pas, j'en volerais un pour vous. Oui, j'en ai un, mon bon monsieur Raoul. Ça aura peut-être le trot un peu dur, mais ça ne vous laissera pas en route... – L'Endormi ! mets la selle au Cuirassier, fais-lui manger double mesure d'avoine.

L'ENDORMI, à part

Le Cuirassier ?... Je vais lui donner le Dragon... C'est le carcan des postillons. (À la cantonade.) Holà ! Caracalla qui caracole ! (Il sort.)

RAOUL

Merci, madame Teutch ; je vais avec lui pour le presser. D'ail-

leurs, dans l'écurie, je suis mieux caché, et j'ai moins de chance d'être reconnu qu'ici.

MADAME TEUTCH

Dieu vous garde, monsieur Raoul ! et mettez bien mes respects aux pieds de toute la sainte famille.

RAOUL

Encore une fois, merci, chère madame Teutch !... Mais qu'est-ce que cela ?

MADAME TEUTCH

En effet !

RAOUL

Écoutez donc ! on dirait une fusillade du côté du pont de Kehl. (On entend crier dans les rues : « Alarme, alarme ! ») Ah ! par ma foi, voilà qui est bien heureux, cela va m'aider à sortir de Strasbourg. – Adieu, madame Teutch, adieu !

CRIS DANS LA RUE

Aux remparts ! aux remparts ! L'ennemi !

(Quelques-uns de ceux qui courent ont des torches, des fusils. On voit passer des estafettes au galop.)

AUGEREAU, sortant de son cabinet

L'ennemi ! où est-il ?

MADAME TEUTCH

Au pont de Kehl... Seigneur mon Dieu ! si nous allions être pris d'assaut ! Ne me quittez pas, monsieur Augereau !

AUGEREAU

Mon fusil... mille baïonnettes !

MADAME TEUTCH

Mon Dieu ! qu'est-ce que ça peut être ?

AUGEREAU, chargeant son fusil

C'est ce soudard d'Eisemberg qui avait les avant-postes de Kehl, et qui se sera laissé surprendre.

(Les tambours battent la générale. Cris « Aux remparts ! » Augereau disparaît avec les gens qui passent et qui crient. Scène de tumulte dans la rue. On entend le galop de plusieurs chevaux.)

LA VOIX D'EISEMBERG

Gare, gare ! *Der Teufel !*

Scène XVI

Madame Teutch, Eisemberg, fuyards,
les domestiques, puis le voyageur.

Un cavalier s'arrête à la porte de l'hôtel. Il saute à bas de son cheval ; il est sans chapeau, enveloppé d'un manteau qui, en s'ouvrant, laisse voir qu'il n'a que son pantalon et sa chemise. Il jette la bride aux mains de Coclès et entre, son sabre entre ses dents. Sur le seuil, il prend son sabre et le remet au fourreau.

EISEMBERG, entrant

Vents et tonnerre, en voilà une poursuite !

(Il va à la cheminée, s'assied à califourchon
sur une chaise et se réchauffe.)

MADAME TEUTCH, s'approchant

Ah ! Dieu du ciel ! comment ! c'est toi, citoyen général ?

EISEMBERG, brutalement

Oui, c'est moi !... Après ?

MADAME TEUTCH

Que s'est-il passé ?

EISEMBERG

Il s'est passé que je me suis laissé surprendre à Kehl comme un imbécile, et que, si la porte ne s'était pas refermée à temps, l'ennemi entrerait avec nous dans la ville.

(Deux autres cavaliers arrivent : l'un est en hussard et n'a que sa pelisse et son pantalon, il est blessé au bras ; l'autre, en dragon, sans casque, avec son uniforme à demi boutonné.)

TOUS DEUX, ensemble

Le général est-il ici ?

EISEMBERG

Ah ! c'est toi, Briffaut ; il paraît que tu as attrapé une égratignure ?

BRIFFAUT

Ce n'est rien.

EISEMBERG

Et toi, Fleury ?

FLEURY

Un coup de sabre au front... Qui était de grand'garde, mon général ?

EISEMBERG

Le capitaine Rossignol.

FLEURY

Eh bien, à votre place, je le ferais fusiller carrément, il ne l'aurait pas volé.

EISEMBERG

Ce n'est pas la peine : les Prussiens s'en sont chargés. (Pendant ce temps-là, sept ou huit autres cavaliers sont arrivés de la même manière et sont allés se ranger devant le feu, autour de leur général.) Les autres savent que c'est ici le point de ralliement, n'est-ce pas ?

BRIFFAUT

Oui, général.

EISEMBERG

Holà ! citoyenne Teutch, à souper pour dix-huit ou vingt personnes.

MADAME TEUTCH

Mais, Seigneur Dieu ! je n'aurai jamais assez à manger pour tant de monde.

EISEMBERG

Bah ! nous ne serons pas difficiles, nous savons bien que nous n'étions pas attendus.

(On entend le canon dans le lointain.)

BRIFFAUT

Entendez-vous les autres, général ?

EISEMBERG

Oui, ils se cognent, tandis que nous nous chauffons.

MADAME TEUTCH, appelant

Catherine ! Gretchen ! Coclès !...

FLEURY

Attendez, madame Teutch, nous allons vous donner un coup

de main...

(Tous se mettent à la besogne, ouvrent les armoires, tirent des assiettes, des verres, et placent le tout sur la table.)

EISEMBERG, prenant le bout de la table

Sacrebleu ! citoyenne, il fait meilleur ici qu'à Kehl !

FLEURY

A-t-on jamais vu de pareils brigands ?... Réveiller de braves gens au milieu de leur premier sommeil !

BRIFFAUT

Ma foi, moi qui ne dormais pas, ils m'ont dérangé bien désagréablement.

EISEMBERG

Le général en chef m'avait dit : « Faites-vous tuer à la tête du pont de Kehl plutôt que de le laisser passer aux Prussiens. »

BRIFFAUT

Eh bien ?

EISEMBERG, riant

J'y ai pensé trop tard, quand j'ai été de l'autre côté du pont.

FLEURY, riant

Nous sommes prêts à attester, général, que c'est votre cheval qui vous a emporté.

(Depuis le commencement du souper, le voyageur du n° 11 a paru sur l'escalier, d'où il écoute tout ce qui se dit.)

EISEMBERG

Le fait est que je lui dois une belle chandelle, à mon cheval ; sans lui, je boirais de l'eau et je mangerais un morceau de pain sec dans quelque mauvais corps de garde prussien, au lieu de manger les oies grasses et de boire le vin de la citoyenne Teutch ; mais comme nous n'en sommes pas moins bons citoyens pour avoir pris une panique, citoyens, buvons à la Ré...

LE VOYAGEUR, du haut de l'escalier

Assez de blasphèmes !

EISEMBERG, se retournant vers lui

Hein ?...

LE VOYAGEUR

J'avais entendu dire qu'il existait des hommes assez misérables pour fuir devant l'ennemi ; mais je ne savais pas qu'il y en eût d'assez éhontés pour railler leur propre fuite.

EISEMBERG, se levant ; tous se lèvent

Qui es-tu, pour oser nous parler ainsi ?

LE VOYAGEUR

Je suis celui qui vient vous dire : À partir de ce moment, l'armée du Rhin, sous le double commandement de Hoche et de Pichegru, non-seulement ne fuira plus, mais ne reculera plus devant l'ennemi. Partout où je serai, on ira en avant, et l'échafaud, marchant à ma suite, se chargera de rallier les fugitifs... Ah ! vous manquez à votre devoir, vous ne vous gardez pas, vous vous laissez surprendre comme des conscrits ! vous fuyez comme des mercenaires ! On vous a dit de vous faire tuer d'un côté du pont, et vous y pensez quand vous êtes arrivés à l'autre bout ! enfin, quand vous vous arrêtez, c'est dans une auberge, à moitié nus, non pas pour faire face à l'ennemi, mais pour boire, pour manger, pour ajouter à votre déshonneur !

EISEMBERG

Je t'ai demandé qui tu étais ; encore une fois, je te demande qui tu es. Réponds !

LE VOYAGEUR

Je suis celui que la Convention a chargé de veiller sur la gloire de la nation et sur l'honneur de la patrie. Je suis celui que la France a envoyé à sa frontière pour dire à l'ennemi : « Tu n'iras pas plus loin. » Je suis celui, enfin, qui a reçu droit de vie et de mort sur les traîtres et les lâches, et qui, tous tant que vous êtes, vous envoie au tribunal révolutionnaire comme des lâches et des traîtres... Je suis Saint-Just !...

ACTE DEUXIÈME
DEUXIÈME TABLEAU

Une vaste salle. Porte au fond. Portes latérales et grande fenêtre à balcon. – Saint-Just, devant une glace, est occupé à mettre sa cravate. Un secrétaire écrit près de lui.

Scène première
Saint-Just, Titus.

SAINT-JUST, achevant de dicter

« Sera condamné à mort... »

TITUS, répétant

« Condamné à mort. »

SAINT-JUST

Mets cet arrêté avec les autres, je le signerai tout à l'heure.
Écris !...

« Citoyen représentant et ami, une supplique de mon petit village de Blérancourt m'apprend qu'il est menacé de perdre un marché qui le fait vivre. S'il y a une question d'argent là-dessous, je te donne l'autorisation de faire vendre ma maison, mon jardin et les trente arpents de terre que je possède sur la commune. C'est toute ma fortune ; mieux vaut que je sois ruiné et que tout un village vive. Si je ne meurs pas pour la République et qu'un jour tu n'aies pas de pain à partager avec moi, j'entrerai, comme journalier, chez l'homme qui aura acheté mes terres. Fais sans retard, sans observation, et comme je dis.

Fraternité.

» SAINT-JUST. »

(Il signe. – À son secrétaire.) Mets l'adresse : « Au citoyen Robespierre, rue Honoré, numéro 334, chez le citoyen Duplay, menuisier. »

« *Au comité de salut public.*

» Je suis arrivé hier au soir à Strasbourg. J'ai trouvé la ville, je ne dirai pas déchirée par deux partis, mais décimée par deux

hommes. L'un est le chef de la Propagande Tétréel, l'autre est l'accusateur public Euloge Schneider. J'aurai les yeux sur ces deux hommes. Si je les crois utiles à la gloire de la France, je les encouragerai ; si, au contraire, je les trouve aveugles et nuisibles, frappant au hasard et sans discernement, ne distinguant pas la faute du crime, je les étoufferai, comme Hercule au berceau étouffa les deux serpents. »

(On entend des rumeurs dans la rue.)

VOIX DU DEHORS

Saint-Just !... Saint-Just ! Justice ! audience ! audience !

SAINT-JUST

Qu'est-ce que cela ? Vois, Titus.

TITUS

Il y a un rassemblement sous tes fenêtres, citoyen. On demande justice ; tout un peuple veut te parler.

Scène II

Les mêmes, madame Teutch, ouvrant la porte.

MADAME TEUTCH

Moi d'abord, citoyen Saint-Just.

SAINT-JUST

Tiens, c'est ma bonne hôtesse de *la Lanterne*.

MADAME TEUTCH

On a arrêté chez moi, citoyen Saint-Just, un pauvre petit enfant de quatorze ans qui était arrivé il y a une heure à peine et qui n'avait commis d'autre crime que de coucher dans la chambre qu'avait occupée le général Perrin. Il m'est confié par ses parents de Besançon, et mon devoir est de venir te demander de le faire relâcher, ou tout au moins de l'interroger bien vite pour t'assurer de son innocence.

SAINT-JUST

Et qui l'a fait arrêter ?

MADAME TEUTCH

Le citoyen Tétréel, celui qui voulait te faire arrêter toi-même.

SAINT-JUST, à son secrétaire

Écris l'ordre d'amener le prisonnier devant moi. — Citoyenne Teutch, tu porteras cet ordre à la prison, et, puisque tu t'intéresses à cet enfant, tu veilleras à ce qu'on me l'amène le plus tôt possible.

MADAME TEUTCH

Merci, citoyen ! Ah ! pauvre cher enfant ! J'espère bien qu'il ne couchera pas deux nuits de suite sur la paille.

SAINT-JUST, à madame Teutch

Citoyenne, dis, en t'en allant, que tous ceux qui auront à parler au citoyen Saint-Just peuvent monter ; ses audiences sont publiques. — Titus, veille à ce que chacun passe à son tour.

(Titus sort derrière madame Teutch. Saint-Just s'assied à la table et signe les décrets qu'il vient de rendre.)

Scène III

Saint-Just, Titus ; puis divers groupes de gens du peuple.

Entre d'abord un groupe de deux personnes composé du père et de la mère ; ensuite, un autre groupe de huit personnes composé du père, de la mère et de cinq garçons et filles de dix-huit à vingt ans ; enfin, un troisième groupe composé de deux pères, deux mères et plusieurs enfants.

SAINT-JUST

Que voulez-vous ? que demandez-vous ?

PREMIER GROUPE

Justice !

SAINT-JUST

Pour qui ?

PREMIER GROUPE

Pour notre père.

DEUXIÈME GROUPE

Pour notre grand-père.

TROISIÈME GROUPE

Pour notre aïeul.

SAINT-JUST

Contre qui, justice ?

PREMIER GROUPE

Contre l'accusateur public Schneider, qui a condamné à mort un vieillard de quatre-vingts ans.

SAINT-JUST

Qu'avait fait ce vieillard ?

UN HOMME

Il va te le dire lui-même. On le conduisait à l'échafaud. Il devait être exécuté ce matin ; mais le peuple n'a pas voulu qu'un pareil acte de barbarie s'accomplît, il a forcé les gendarmes à amener la charrette devant ta porte, elle est en bas.

SAINT-JUST

Titus, fait monter le condamné. – Alors, ce vieillard, c'est votre tige à tous, et vous n'êtes que les branches du même arbre ?

PREMIER GROUPE

Oui, citoyen, nous sommes ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants !

Scène IV

Les mêmes, un vieillard aveugle, appuyé sur l'épaule d'un de ses fils. Madame Teutch rentre, accompagnée de Charles et d'un gendarme.

Le secrétaire leur fait signe de s'asseoir et d'assister sans bruit à la scène qui va se passer. Les trois groupes se sont réunis autour du vieillard. Saint-Just, qui a son chapeau sur la tête, salue.

L'HOMME QUI A DÉJÀ PARLÉ

Mon père, vous êtes devant le représentant du peuple Saint-Just.

LE VIEILLARD

Qu'est-ce qu'un représentant du peuple ? C'est la première fois que j'entends donner ce titre-là ! Est-ce le bailli ? est-ce le maire ? est-ce le bourgmestre ?

L'HOMME

C'est plus que tout cela, mon père : c'est l'homme qui peut disposer de votre vie, ou vous accorder votre grâce, ou ratifier votre mort.

LE VIEILLARD

Qui lui a donné ce droit-là ?

L'HOMME

La Révolution.

LE VIEILLARD

La Révolution !... Depuis que je suis devenu aveugle... et il y a longtemps déjà... tout est rentré pour moi dans la nuit... Qu'est-ce que la Révolution ?

SAINT-JUST

Je vais te le dire, vieillard. La Révolution, c'est la proclamation des droits de l'homme, l'égalité des citoyens, l'abolition des privilèges, le droit pour tous, la justice pour tous.

LE VIEILLARD

Si le droit et la justice existaient pour tous, nous ne serions pas ici, moi en condamné, et mes enfants en suppliants. Du temps que je n'étais pas aveugle, nous avions les huissiers qui saisissaient nos meubles, qui les vendaient, quand nous ne payions pas les gabelles, et les recors qui nous conduisaient en prison si la vente de nos meubles ne suffisait pas à acquitter ce que nous devons au roi ; mais les chaînes et l'échafaud n'étaient que pour les crimes, et l'on ne nous condamnait pas à mort pour avoir suivi le beau précepte de l'Évangile : *Aime ton prochain comme toi-même !*

SAINT-JUST

Et tu as été condamné à mort pour avoir suivi ce précepte ?

LE VIEILLARD

Oui !

SAINT-JUST

Qu'as-tu donc fait ?

LE VIEILLARD

Je revenais de puiser de l'eau à la rivière, car, tout aveugle

que je suis, j'ai, grâce à un de mes enfants ou de mes petits-enfants, deux bons yeux qui voient à la place des miens ; j'entends une voix qui me dit : « Je meurs ! de l'eau ! j'ai soif ! » Je m'approche en tendant ma cruche au mourant ; il boit, me remercie et meurt. Voilà mon crime !

SAINT-JUST

Impossible !

LE VIEILLARD

Ce blessé était un Autrichien ; il parlait allemand, je l'avais pris pour un fils de l'Alsace. Et d'ailleurs, j'aurais su qu'il était Autrichien, que je lui aurais donné mon eau tout de même.

SAINT-JUST

Et voilà ton crime ?

LE VIEILLARD

Voilà mon crime !

SAINT-JUST

Vieillard, je voudrais avoir une couronne de chêne à t'offrir ; c'est à tes compatriotes de te la donner. Tu as bien fait ! un homme blessé n'est plus un ennemi ; un homme qui meurt devient le compatriote de tous, puisque nous devons tous mourir. Tu es libre.

LE VIEILLARD

Libre !

SAINT-JUST, s'approchant du vieillard

Vieillard, bénis-moi.

LE VIEILLARD

Je te bénis, jeune homme, car, à ta voix, je reconnais que tu ne dois pas avoir trente ans encore, et je te bénis, non pas parce que tu me sauves la vie – ce peu qui me reste de jours ne valait pas la peine d'être regretté –, je te bénis parce que tu viens de faire un acte de justice et une sainte action !

(Le vieillard sort au milieu de tous ses enfants.)

SAINT-JUST, resté un instant pensif

Et quand on pense qu'ils allaient abattre ce chêne, dont l'ombre s'étend sur trois générations.

Scène V

Saint-Just, madame Teutch, Charles, Titus.

MADAME TEUTCH

Citoyen Saint-Just ?

SAINT-JUST

Ah ! oui, c'est vrai ; voilà l'enfant dont tu m'as parlé ?

MADAME TEUTCH

Oui, citoyen.

SAINT-JUST

Laisse-moi l'interroger. (Il fait de la main signe à madame Teutch de s'éloigner. – À Charles.) Viens ici ! Pourquoi pleures-tu ? As-tu peur de moi ?

CHARLES

Je pleure, non pas que j'aie peur de toi, mais ce que je viens de voir m'a fait pleurer. Pourquoi aurais-je peur de toi ? Je suis innocent, et l'on dit que tu es juste.

SAINT-JUST

Tes parents sont-ils émigrés ?

CHARLES

Mon père préside le tribunal de Besançon ; mon oncle est chef de bataillon.

SAINT-JUST

Quel âge as-tu ?

CHARLES

Quatorze ans.

SAINT-JUST

C'est ma foi vrai, il a l'air d'une petite fille. (Il fait asseoir Charles.) Mais enfin, tu avais fait quelque chose pour qu'on t'arrêtât ?

CHARLES

J'ai occupé la même chambre qu'avait occupée le général Per-rin ; on m'a trouvé dans sa chambre, on m'a arrêté... Par malheur, j'ai avoué que je le connaissais, attendu qu'il est de Besançon comme moi, et que mon père m'a dit que, même au péril de la

vie, un homme ne devait pas mentir.

SAINT-JUST

Tu te crois donc un homme ?

CHARLES

Je fais mon apprentissage, du moins.

SAINT-JUST

Et tu as dit à ceux qui sont venus que tu connaissais le général Perrin ?

CHARLES

Oui... Ils m'ont demandé alors si je savais où il était ; je leur ai répondu que non. Je ne le savais pas, mais je l'aurais su, que j'aurais répondu que non.

SAINT-JUST

Et tu aurais menti, cette fois-là ?

CHARLES

Il y a des cas où le mensonge est permis.

SAINT-JUST

Tu es encore enfant, et par conséquent je ne discuterai pas avec toi cette grande question morale que tu abordes avec toute l'innocence de ton âge. Seulement, je te dirai : Le général Perrin était un traître, et, pour un traître, c'est-à-dire pour la plus misérable chose qu'il y ait en ce monde, ce n'est pas la peine de se parjurer.

CHARLES

Citoyen Saint-Just, c'était mon compatriote.

SAINT-JUST

Il y a un sentiment plus saint que le compatriotisme : c'est le patriotisme. Avant d'être citoyen de la même ville, on est enfant de la même patrie. Un jour viendra où la raison aura fait un grand pas, où l'humanité passera avant la patrie elle-même, où tous les hommes seront frères, où toutes les nations seront sœurs... Tu ne savais pas où était le général Perrin, tu ne pouvais pas le dire ; mais si tu l'eusses su, si tu eusses dérobé un traître, un homme qui demain tournera la pointe de son épée contre la France, tu eusses eu tort de te mettre entre lui et le glaive de la loi. Je ne

suis pas de ceux qui ont le droit de prêcher d'exemple : étant un des plus humbles serviteurs de la liberté, je la servirai dans la mesure de mes moyens, je la ferai triompher dans la mesure de ma force, ou je mourrai pour elle, c'est toute mon ambition. Qu'est-ce que tu es venu faire à Strasbourg ?

CHARLES

Je suis venu pour étudier, citoyen.

SAINT-JUST

Quoi ?

CHARLES

Le grec.

SAINT-JUST, riant

Et quel est le savant qui te donne des leçons de grec à Strasbourg ?

CHARLES

Il ne m'en donne point encore. Je suis arrivé hier et n'ai pas eu le temps de le voir ; seulement, je dîne avec lui ce soir. C'est Euloge Schneider.

SAINT-JUST

Comment ! Euloge Schneider sait le grec ?

CHARLES

C'est un des premiers hellénistes de l'Allemagne : il a traduit Anacréon.

SAINT-JUST, se dressant

Oui, oui, il a traduit Anacréon, et il envoyait à la guillotine un vieillard aveugle qui avait donné à boire à un mourant. Eh bien, soit, va apprendre le grec d'Euloge Schneider ; si je croyais que tu dusses en apprendre autre chose, je te ferais étouffer.

MADAME TEUTCH, courant à l'enfant

Charles !

(Charles lui fait signe de se tranquilliser.)

SAINT-JUST

Ah ! ce sont des marchands de grec comme lui qui perdent la cause de la Révolution ! Ce sont eux qui condamnent à mort un vieillard de quatre-vingts ans, qui mettent trois générations en

deuil d'un seul coup ! Et c'est ainsi que ces misérables se flattent de faire aimer la Montagne ?... Ah ! je le jure ! je ferai bientôt justice de tous ces attentats qui mettent chaque jour nos plus précieuses libertés en danger. Une justice exemplaire et terrible est urgente, je la ferai. Ils osent me reprocher de ne pas leur donner assez de cadavres à dévorer : je leur en donnerai ! La Propagande veut du sang : elle en aura ! et, pour commencer, je la baignerai dans celui de ses chefs ! qu'une occasion me fournisse un prétexte, que la justice soit de mon côté, et ils verront ! Maintenant, tu comprends que tu es libre ; seulement, n'oublie pas ce que tu as vu, et si jamais on dit devant toi que Saint-Just n'est pas l'homme de la Révolution, de la liberté et de la justice, dis hautement qu'on a menti !... Adieu ! (Charles veut prendre la main de Saint-Just pour la baiser.) Comment t'appelles-tu ?

CHARLES

Charles Nodier.

SAINT-JUST

Charles Nodier, grandis, sois honnête homme et bon citoyen !
(Il l'embrasse au front.)

TROISIÈME TABLEAU

*Chez Euloge Schneider. – Salle à manger,
avec cabinet de travail à côté.*

Scène première
Monnet, Gertrude.

Gertrude achève de mettre le couvert dans la salle à manger.
Monnet, assis, lit dans le cabinet à côté. – On sonne à la porte.

GERTRUDE

Ne vous ennuyez pas, citoyen Monnet... Tenez, voilà un convive qui vous arrive.

MONNET

Je ne m'ennuie jamais quand je suis seul, citoyenne Gertrude.

GERTRUDE, ouvrant à Charles et l'introduisant

Entre, mon petit ami ! le citoyen Schneider est encore à la Propagande ; mais un de nos convives est arrivé, que tu dois connaître, car il a habité Besançon. Laisse-moi achever de mettre mon couvert et passe dans ce cabinet, tu l'y trouveras.

MONNET, apercevant Charles sur le seuil de la porte

Mais je ne me trompe pas, c'est mon petit ami Charles.

CHARLES

Ah ! le citoyen Monnet ! quel bonheur de vous revoir ! Vous n'êtes donc plus prêtre ?

MONNET

Mon enfant, ce n'était pas ma vocation, c'était la volonté de mes parents qui m'avait poussé vers les ordres. Est arrivé le décret de la Législative qui a annulé les vœux ; j'en ai profité, je me suis fait militaire, et, à la place d'un assez mauvais prêtre que j'eusse offert à Dieu, j'ai offert un assez bon soldat à la patrie.

CHARLES

Mais qu'as-tu donc au bras ? est-ce que tu es blessé ?

MONNET

Dans l'échauffourée de cette nuit, une balle m'a effleuré l'épaule.

CHARLES

Mais que s'est-il donc passé, cette nuit ?

MONNET

Il s'est passé, mon cher enfant, que Strasbourg a manqué d'être enlevé par surprise.

CHARLES

Comment cela ?

MONNET

Le général Eisemberg, avec une brigade, était chargé de garder Kehl ; il s'est laissé surprendre au milieu de son sommeil et s'est sauvé avec tout son état-major, à moitié nu comme lui. Le citoyen Saint-Just les a tous envoyés au tribunal révolutionnaire. Il y en a vingt et un à juger.

CHARLES

Est-ce que tu crois qu'ils seront condamnés ?

(On sonne.)

MONNET

Tiens, on sonne !... Entendez-vous, citoyenne Gertrude ? on sonne.

GERTRUDE

Oui, citoyen Monnet, on y va, on y va !

MONNET, à Charles

Si c'est Young, nous allons avoir des nouvelles, car, à coup sûr, il aura voulu assister au jugement ; c'est le nouvelliste de son quartier.

GERTRUDE

Entrez, citoyen Young, entrez !...

Scène II

Les mêmes ; Young entre, accroche son manteau à une patère, et pose son chapeau sur la table.

MONNET

C'est toi, Young... Eh bien ?...

YOUNG

Condamnés !

MONNET

Tous ?...

YOUNG

Tous !

MONNET

C'est dur, mais l'exemple profitera. (Montrant Charles.) Un de mes anciens élèves du collège de Besançon qui parle latin comme Cicéron. – Connais-tu le citoyen Young, Charles ? Il est cordonnier et poète tout à la fois. Il fait des souliers comme son confrère d'Athènes qui donnait des conseils à Appelles, et des vers comme Marie-Joseph Chénier.

CHARLES

Je connais le citoyen de nom : mon père m'a bien souvent

parlé de lui ! mais comme, par malheur, il n'est poète qu'en allemand, je ne puis le féliciter que par oui-dire.

(Eildemann entre sans être annoncé, conduit par Gertrude.)

Scène III

Les mêmes, Eildemann, Schneider.

EILDEMANN entre, va droit à la table
et se verse un verre de vin

Si le peuple du marché n'est pas content demain, c'est qu'il ne sera pas raisonnable. Vingt et un coups !... quelle boucherie !

MONNET, à tous

Vous n'avez pas vu Schneider ? Je commence à être inquiet. Il nous donne rendez-vous à deux heures pour dîner, il en est bientôt trois...

(On entend un coup de sonnette furieux.)

YOUNG

Tenez, voilà un coup de sonnette qui sent son maître d'une lieue.

(La porte s'ouvre, Schneider paraît, le front ruisselant de sueur et sa cravate relâchée. Il jette son chapeau au bout de la chambre et s'essuie avec son mouchoir.)

MONNET

Mais viens donc, Schneider ! nous étions d'une inquiétude mortelle.

SCHNEIDER

Vous aviez bien tort, citoyens ! je vous apporte une nouvelle qui va, sinon vous réjouir, du moins vous étonner... Dans huit jours, je me marie.

ENSEMBLE

Toi !

SCHNEIDER

Oui, n'est-ce pas ? ce sera un grand événement pour Strasbourg quand cette nouvelle ira de bouche en bouche : « Vous ne savez pas ? Schneider, le professeur de grec à Bonn, le capucin de Cologne, se marie... » Oui ! c'est comme cela ; Young, tu feras

l'épithalame ; Eildemann le mettra en musique, et Monnet, qui est gai comme un catafalque, le chantera. (À Charles.) Il faudra, par le premier courrier, annoncer cela à ton père, Charles. Viens m'embrasser.

CHARLES

Voici la lettre qu'il m'avait remise pour toi, citoyen Schneider.

SCHNEIDER

Donne. (Il ouvre la lettre.) Le grec ? t'apprendre le grec ?... Pauvre Nodier, il se croit encore à nos heures de jeunesse et de tranquillité. J'ai bien autre chose à faire que de t'apprendre le grec. Il faut que je fasse couper la tête à Tétrél, ou qu'il me la fasse couper. Ton père me dit que tu as une seconde lettre pour Pichegru ?

CHARLES

Oui, citoyen.

SCHNEIDER

Eh bien, porte-la-lui demain sans perdre un instant. La place n'est pas sûre près de moi ; demande à Eildemann, à Monnet et à Young si, chaque fois qu'il me quittent, ils ne portent pas la main à leur tête pour savoir si elle tient toujours à leurs épaules.

MONNET

Mais enfin, avec qui te maries-tu ?

SCHNEIDER

Je n'en sais ma foi rien encore, et ça m'est bien égal. J'ai envie d'épouser ma cuisinière, ce sera d'un bon exemple pour la fusion des classes.

YOUNG

Mais que t'est-il donc arrivé, voyons ?

SCHNEIDER

Oh ! presque rien, si ce n'est que j'ai été interpellé, interrogé et accusé... Oui, accusé !...

EILDEMANN

Où cela ?

SCHNEIDER

À la Propagande.

MONNET

Ah ! c'est un peu fort ! une société que tu as créée !

SCHNEIDER

N'as-tu pas entendu dire qu'il y avait des enfants qui tuaient leur père ?

YOUNG

Mais par qui as-tu été attaqué ?

SCHNEIDER

Par Tétré !... Comprenez-vous ce démocrate qui a inventé le luxe du sans-culottisme, qui a des fusils de Versailles, des pistolets avec des fleurs de lys dessus, des haras comme un prince, qui est on ne sait pourquoi l'idole de la populace strasbourgeoise, peut-être parce qu'il est doré comme un tambour-major ! Il me semblait cependant que j'avais donné des garanties, moi... Eh bien, non, l'habit du commissaire rapporteur n'a pu faire oublier le froc du capucin ni la soutane du chanoine. Qui donc a immolé à la liberté plus de victimes que moi ? Ne viens-je pas de faire tomber en moins d'un mois vingt-six têtes ? Combien en veulent-ils donc, si ce n'est pas assez ?

MONNET

Calme-toi, Schneider, calme-toi.

SCHNEIDER

C'est qu'en vérité, c'est à en devenir fou, entre la Propagande, qui me dit : « Pas assez ! » et Saint-Just qui va me dire : « Trop ! » Hier, j'ai encore fait arrêter six de ces chiens d'aristocrates ; aujourd'hui, quatre. On ne voit, dans Strasbourg et ses environs, que mes hussards de la mort. J'ai, il y a deux nuits, fait arrêter un émigré qui a eu l'audace de passer le Rhin dans une barque de contrebandiers et qui est venu à Plobsheim conspirer avec sa famille. Celui-là, par exemple, il est sûr de son affaire. Je comprends maintenant une chose : c'est que les événements sont plus forts que les volontés, et que, s'il est des hommes qui,

pareils aux chariots de guerre de l'Écriture, déchirent et écrasent les peuples sur leur passage, c'est qu'ils sont poussés par cette puissance irrésistible et fatale qui déchire les volcans et précipite les cataractes... (Éclats de rire.) Bah ! qu'est-ce que la vie, après tout ? un cauchemar éveillé ! Est-ce la peine qu'on s'en occupe tant qu'il dure, et qu'on le regrette quand il s'en va ?... Ma foi, non !... Mettons-nous à table ! *Valeat res ludicra*, n'est-ce pas, Charles ? (Il s'asseyent.)

YOUNG, s'asseyant

Et en quoi cela te force-t-il de te marier dans huit jours ?

SCHNEIDER

Ah ! c'est vrai, j'oubliais le plus beau ! Est-ce qu'ils ne me reprochent pas mes orgies et mes débauches ! Oh ! mes orgies, parlons-en ; pendant trente-quatre ans de ma vie, je n'ai bu que de l'eau et mangé que du pain noir ; c'est bien le moins qu'à mon tour je mange du pain blanc et morde dans de la viande. Mes débauches ! s'ils croient que c'est pour vivre comme un anachorète que j'ai jeté le froc aux orties ! ils se trompent. Eh bien, il y a un terme moyen à tout cela : c'est que je me marie. Je serai, tout aussi bien qu'un autre, fidèle époux et bon père de famille, que diable ! si toutefois le citoyen Tétrel m'en laisse le temps.

EILDEMANN

As-tu fait choix, au moins, de l'heureuse fiancée que tu admets à l'honneur de partager ta couche ?

SCHNEIDER

Bon ! du moment que c'est une femme que je cherche, le diable m'en enverra une.

YOUNG

À la santé de la future épouse de Schneider, et, puisqu'il a pris le diable pour procureur, que le diable la lui envoie au moins riche et belle !

TOUS LES CONVIVES, se levant

Hourra pour la femme de Schneider !

Scène IV
Les mêmes, Gertrude.

GERTRUDE, ouvrant la porte

Il y a là une citoyenne demandant à parler au citoyen Euloge pour affaire pressée.

SCHNEIDER

Bon ! je ne connais pas d'affaire plus pressée que de continuer le dîner qui est commencé. Qu'elle revienne demain.

GERTRUDE

Je le lui ai dit ; mais elle a répondu que, demain, ce serait trop tard.

SCHNEIDER

Pourquoi n'est-elle pas venue plus tôt, alors ?

UNE VOIX, dans l'antichambre

Parce que cela m'était impossible, citoyen. Laisse-moi te voir, laisse-moi te parler, je t'en supplie !

SCHNEIDER, faisant signe à Gertrude de venir à lui

Est-elle jeune ?

GERTRUDE

Ça peut avoir dix-huit ans.

SCHNEIDER

Jolie ?

GERTRUDE

Oh ! la beauté du diable !

YOUNG

Tu entends, Schneider, la beauté du diable. Maintenant que nous savons d'où elle vient, il ne s'agit plus que de s'assurer qu'elle est riche, et voilà ta fiancée toute trouvée. (À Gertrude.) Ouvre, Gertrude, et sans faire attendre ; la belle enfant doit être de ta connaissance : elle vient de la part du diable.

CHARLES

Et pourquoi pas de la part de Dieu ?

YOUNG

Parce que notre ami Schneider est brouillé avec Dieu et très-

bien, au contraire, avec le diable ; je n'en sais pas d'autre raison.

MONNET

Et puis parce qu'il n'y a que le diable qui exauce aussi vite les prières qu'on lui adresse.

SCHNEIDER

Eh bien, qu'elle entre donc !

Scène V

Les mêmes, Clotilde de Brumpt.

CLOTILDE

Citoyens, lequel de vous est le commissaire de la République ?

SCHNEIDER, sans se lever

Moi, citoyenne.

CLOTILDE

J'ai à te demander une grâce d'où ma vie dépend.

SCHNEIDER

Il ne faut pas que la présence de mes amis t'inquiète : par goût et par état, ce sont des admirateurs de la beauté. Voilà mon ami Eildemann, qui est musicien.

CLOTILDE

Je connais sa musique et sais par cœur son *Ariane dans l'île de Naxos*.

(Eildemann s'incline.)

SCHNEIDER

Voici mon ami Young, qui est poète.

CLOTILDE

Je connais ses vers, quoiqu'ils me soient moins familiers que la musique d'Eildemann.

SCHNEIDER

Enfin, voici mon ami Monnet qui n'est ni poète ni musicien, mais qui a des yeux et un cœur et qui est tout disposé, je le vois dans son regard, à plaider d'office ta cause.

CLOTILDE

Je remercie du fond du cœur le citoyen Monnet.

SCHNEIDER

Quant à mon jeune ami Charles, ce n'est encore, tu le vois, qu'un écolier, mais déjà assez savant pour conjuguer le verbe *aimer* dans trois langues. Tu peux donc t'expliquer devant eux, à moins que ce que tu as à me dire ne soit assez intime... pour nécessiter le tête-à-tête.

(Schneider se soulève sur sa chaise,
tend la main à Clotilde pour lui indiquer le cabinet.)

CLOTILDE, vivement

Non, non, monsieur. (Se reprenant.) Pardon, citoyen, ce que j'ai à te dire ne redoute ni la lumière, ni la publicité !

SCHNEIDER

Alors, prend un siège.

CLOTILDE

Merci ; il convient aux suppliantes d'être debout.

SCHNEIDER

En ce cas, procédons régulièrement. Je t'ai dit qui nous étions, dis-nous qui tu es.

CLOTILDE

Je m'appelle Clotilde Brumpt.

SCHNEIDER

De Brumpt, tu veux dire ?

CLOTILDE

Il serait injuste de me reprocher un crime qui précédait de trois ou quatre cents ans ma naissance.

SCHNEIDER

Tu n'as pas besoin de m'en dire davantage ; je sais ce que tu viens faire ici. (Clotilde fléchit le genou ; Schneider soulève le voile dont elle est enveloppée.) Oui, oui, tu es belle, et tu as surtout la beauté des races maudites, la grâce et la séduction ; mais nous ne sommes point des Asiatiques pour nous laisser séduire par des Hélène ou des Roxelane. Ton père est coupable, ton père conspire, ton père mourra !

CLOTILDE, s'écriant

Ah ! non, non, mon père n'est point un conspirateur.

SCHNEIDER

S'il ne conspirait pas, pourquoi a-t-il émigré ?

CLOTILDE

Il a émigré parce que, appartenant au prince de Condé, il a cru devoir suivre son maître dans l'exil ; mais, fils pieux, comme il a été serviteur fidèle, il n'a pas voulu combattre contre la France, et, depuis deux ans qu'il est proscrit, son épée n'est pas sortie une seule fois du fourreau.

SCHNEIDER

Que venait-il faire en France, et pourquoi a-t-il traversé le Rhin ?

CLOTILDE

Hélas ! mon deuil te le dit, citoyen commissaire ! Ma mère était mourante de ce côté-ci du fleuve, à quatre lieues à peine. L'homme dans les bras duquel elle avait passé vingt années heureuses de sa vie attendait avec anxiété un mot qui lui rendît l'espoir ; chaque message lui disait : « Plus mal, plus mal ! plus mal encore !... » La nuit passée, il n'y put tenir, il se déguisa en paysan et traversa le fleuve avec un batelier. Sans doute la récompense promise tenta ce malheureux : Dieu lui pardonne ! il dénonça mon père, et, cette nuit même où il était rentré chez nous, il fut arrêté. Demande à tes agents à quel moment : au moment où ma mère venait de mourir ! Ah ! si jamais une rupture d'exil fut pardonnable, c'est celle que commet un mari pour dire un dernier adieu à la mère de ses enfants. Tu me diras, je le sais bien, que la loi est positive et que tout émigré qui rentre sur le sol de la France mérite la peine de mort. Oui, s'il y rentre la ruse dans le cœur ou les armes à la main, pour conspirer et pour combattre, mais non pas lorsqu'il y rentre pour plier les genoux devant un lit d'agonie.

SCHNEIDER

Citoyenne Brumpt, la loi n'est pas entrée dans toutes ces subtilités sentimentales ; elle a dit : « Dans tel cas, dans telle circonstance, pour telle cause, il y aura peine de mort. » L'hom-

me qui se met dans le cas prévu par la loi, connaissant la loi, est coupable ; or, s'il est coupable, il doit mourir.

CLOTILDE

Non, s'il est jugé par des hommes et si ces hommes ont un cœur.

SCHNEIDER

Un cœur ! est-ce que tu crois que l'on est toujours maître d'avoir un cœur ? On voit bien que tu n'as pas entendu ce dont on m'accusait aujourd'hui à la Propagande : justement d'avoir un cœur trop faible aux sollicitations humaines. Est-ce que tu crois que mon rôle ne serait pas plus facile et plus agréable, voyant une belle créature comme toi à mes pieds, de la relever, de sécher ses larmes, que de lui dire brutalement : « Tout est inutile, et vous perdez votre temps ? » Non : par malheur, la loi est là, et les organes de la loi doivent être inflexibles comme elle... La loi n'est pas une femme ; la loi, c'est une statue de bronze tenant une épée d'une main et une balance de l'autre. Rien ne doit peser dans les plateaux de cette balance, que l'accusation d'une part, et de l'autre la vérité ; rien ne doit détourner la lame de cette épée de la ligne terrible qui lui est tracée. Demain, je partirai pour Plobsheim, l'échafaud et l'exécuteur me suivront. Si ton père n'a point émigré, s'il n'a point furtivement traversé le Rhin, si l'accusation est injuste, enfin, ton père sera mis en liberté. Mais si l'accusation que ta bouche confirme est vraie, après-demain, sa tête tombera sur la place publique de Plobsheim.

CLOTILDE

Ainsi, tu ne me laisses aucun espoir ?

SCHNEIDER

Aucun !

CLOTILDE, se levant

Alors, un dernier mot.

SCHNEIDER

Dis.

CLOTILDE

Non ! à toi seul.

SCHNEIDER, s'avançant vers le cabinet

Alors, viens !

(Clotilde marche la première. Il la suit, il entre dans le cabinet et referme la porte derrière lui. Gertrude sert le champagne.)

CLOTILDE

Pour que tu me pardonnes la dernière tentative que je vais faire près de toi, citoyen Schneider, il faut que tu te dises que j'ai attaqué ton cœur par tous les moyens honnêtes et que tu les as repoussés ; il faut que tu te dises que je suis au désespoir, et que, n'ayant pu réussir par mes prières et mes larmes, l'argent... (Schneider fait un mouvement dédaigneux.) Je suis riche, ma mère est morte, j'hérite d'une fortune immense qui est à moi, à moi seule, citoyen Schneider ; je peux disposer de deux millions ; j'en aurais quatre, que je te les offrirais ; je n'en ai que deux, les veux-tu ? Prends-les et sauve mon père !

SCHNEIDER, lui posant la main sur l'épaule

Demain, j'irai, comme je te l'ai dit, à Plobsheim ; tu viens de me faire une proposition, je t'en ferai une autre.

CLOTILDE, avec hauteur

Tu dis ?

SCHNEIDER

Je dis que, si tu veux, tout pourra s'arranger.

CLOTILDE

Si cette proposition tache en un point quelconque mon honneur, il est inutile de me la faire.

SCHNEIDER

Non, en rien.

CLOTILDE

Alors, tu seras le bienvenu à Plobsheim.

(Elle sort du cabinet, salue vivement les convives et sort.)

Scène VI
Les mêmes, hors Clotilde.

SCHNEIDER, revenant à la table
et se versant un plein verre de vin

Avec ce vin généreux, buvons à la citoyenne Clotilde Brumpt,
fiancée de Jean-Georges-Euloge Schneider. (Tous répètent le toast.
– À Gertrude.) Ai-je des hussards de planton ?

GERTRUDE

Deux.

SCHNEIDER

Qu'on aille me chercher maître Nicolas.

GERTRUDE

C'est inutile d'envoyer chez lui : il attend vos ordres dans la
cuisine.

SCHNEIDER

Qu'il entre.

CHARLES, voulant s'en aller

Citoyen Schneider...

SCHNEIDER

Reste donc, je n'ai rien de caché pour mes amis.

MONNET, à Charles

Regarde bien ce monsieur-là.

Scène VII
Les mêmes, maître Nicolas.

SCHNEIDER

Demain, à neuf heures, nous partons.

NICOLAS

Pour quel pays ?

SCHNEIDER

Pour Plobsheim.

NICOLAS

Nous nous y arrêterons ?

SCHNEIDER

Vingt-quatre heures.

NICOLAS

Combien d'aides ?

SCHNEIDER

Deux !... Tout est en état ?

NICOLAS

Belle question !... Attendrai-je à la porte de Kehl, ou viendrai-je te prendre ici ?

SCHNEIDER

Tu viendras me prendre ici, à neuf heures précises.

NICOLAS

C'est bien !

(Il fait un mouvement pour sortir.)

SCHNEIDER

Attends ! tu ne sortiras pas sans que nous ayons trinqué ensemble.

NICOLAS, s'inclinant

Soit, pour l'honneur. (Schneider verse du vin rouge dans un verre.)
Je ne bois pas de vin rouge.

SCHNEIDER

C'est juste, à cause de la couleur ; tu es donc toujours nerveux, citoyen Nicolas ?

NICOLAS

Toujours.

SCHNEIDER prend une bouteille de vin de Champagne et la passe à Nicolas

Tiens, décapite-moi cette citoyenne-là. (Schneider rit, mais seul ; les autres essayent de l'imiter. Nicolas reste sérieux. Il tire un couteau de sa poche, le passe plusieurs fois sur le goulot de la bouteille, puis, d'un coup sec de ce couteau, fait sauter le cou, le bouchon et les fils de fer de la bouteille. Le vin s'en élance comme d'un cou tranché. Nicolas verse à tout le monde, mais il n'y a que cinq verres pleins sur les six, celui de Charles est vide. Eildemann, Schneider, Monnet, Young choquent leurs verres contre celui de Nicolas en criant : « Vive la nation ! » Mais, dans le choc, le verre de Schneider se brise. Quelques gouttes de vin restaient dans la bouteille ; Schneider la prend par le goulot et la porte à sa bouche ; mais les aspérités du verre lui coupent les lèvres.)

Mille tonnerres !... (Il brise la bouteille à ses pieds.)

NICOLAS

Toujours pour demain à la même heure ?

SCHNEIDER

Oui, et va-t'en au diable !...

(Il porte à sa bouche son mouchoir, qu'il retire plein de sang, et se laisse tomber sur une chaise. Eildemann et Young vont à lui pour lui porter secours.)

CHARLES, retenant Monnet
par le pan de son habit

Qu'est-ce donc que maître Nicolas ?

MONNET

Tu ne le connais pas ?

CHARLES

Comment veux-tu que je le connaisse ? Je suis à Strasbourg depuis hier seulement.

MONNET

C'est l'homme le plus connu de la ville.

(Monnet passe la main sur le cou de Charles.)

CHARLES

Est-ce que ce serait... ?

MONNET, à voix basse

Le bourreau !

CHARLES, désignant Schneider

Et que va-t-il faire, lui, avec le bourreau, à Plobsheim ?

MONNET

Il te l'a dit : il va se marier... c'est son témoin !...

ACTE TROISIÈME
QUATRIÈME TABLEAU

*Le cabinet de travail de Pichegru. – Entrée à gauche.
Fenêtre tenant toute la largeur du fond.*

Scène première

Pichegru, Abbattucci, Doumerc, Faraud, officiers et soldats.

Pichegru est courbé sur une carte d'Allemagne. Plusieurs de ses officiers travaillent autour de lui à de petites tables, avec des soldats de planton tout prêts à porter leurs ordres.

FARAUD entre et fait le salut militaire

Pardon, mon général, mais c'est un envoyé du ministère de la guerre qui arrive de Paris à franc étrier.

PICHEGRU

Fais entrer !

Scène II

Les mêmes, Prosper Lenormand.

PROSPER, couvert de boue comme
un homme qui a fait une longue route

Le citoyen général Pichegru ?

PICHEGRU

C'est moi !

PROSPER, lui donnant un papier

De la part du citoyen ministre de la guerre.

(Tous les jeunes gens qui travaillent autour de Pichegru
lèvent la tête. Chacun attend avec anxiété.)

PICHEGRU, en lisant la dépêche

Bonnes nouvelles, mes enfants ! nous allons marcher à l'ennemi ; l'armée de la Moselle est réunie à l'armée du Rhin. Hoche est nommé général en chef des deux armées.

ABBATUCCI

Mais vous, général ?

PICHEGRU

Moi, je serai général de l'armée du Rhin sous les ordres du général Hoche.

DOUMERC

Mais Hoche est un enfant, général.

PICHEGRU

Un enfant de génie, citoyen ! que Dieu le fasse vivre, et vous verrez. (À Prosper.) Le général Carnot ajoute, citoyen Lenormand, qu'il désire que je vous attache à mon état-major et que je vous donne l'occasion de vous distinguer dans la campagne qui va s'ouvrir. À partir d'aujourd'hui, vous êtes mon officier d'ordonnance. (Aux jeunes gens qui l'entourent.) Citoyens, vous me ferez plaisir en traitant le citoyen Lenormand en bon camarade. (À Prosper.) Tu dois mourir de faim et de fatigue, fais-toi donner à souper et un lit.

PROSPER

Merci, général ; mais pardon, est-il vrai que le citoyen Saint-Just soit en mission à Strasbourg ?

PICHEGRU

Il est arrivé avant-hier.

PROSPER

Je serai bien heureux de le revoir, c'est mon plus ancien camarade. Nous sommes nés dans le même village, et nous avons fait nos études dans le même collège. C'est lui qui m'avait recommandé au général Carnot, et le général Carnot s'est souvenu de la recommandation, puisqu'il m'a envoyé à toi. Je crois pouvoir te dire, citoyen général, que si tu as quelque chose à demander au représentant Saint-Just, tu ne pourras choisir un intermédiaire qui lui soit plus agréable que moi.

PICHEGRU

On ne demande rien à Saint-Just : on fait son devoir. Saint-Just est sombre et inflexible comme le Destin. Fais-toi donner à déjeuner et... bon appétit !

PROSPER

Merci, général ; mais je commencerai par me mettre au lit, je

suis brisé de fatigue.

PICHEGRU

Comme tu voudras.

(Prosper sort. Pendant les derniers mots de cette scène, Charles a attendu à la porte, se faisant montrer Pichegru par Faraud.)

Scène III

Pichegru, Abbatucci, Doumerc, Charles, Faraud, les officiers.

PICHEGRU

Qu'est-ce encore ?

FARAUD

Mon général, c'est un jeune citoyen qui demande à entrer dans les grenadiers.

PICHEGRU

Diable ! il faudra une bonne recommandation pour cela !

CHARLES

J'ai celle de mon père, général.

PICHEGRU, lisant la lettre que lui donne Charles

Comment ! tu es le fils de mon brave et cher ami ?...

CHARLES, l'interrompant

Oui, citoyen général.

PICHEGRU

Il me dit qu'il te donne à moi ?

CHARLES

Reste à savoir si vous acceptez le cadeau ?

PICHEGRU, le regardant

Que veux-tu que je fasse de toi, voyons ?...

CHARLES

Ce que vous voudrez !

PICHEGRU

On ne peut faire de toi un soldat, en conscience : tu es trop jeune et trop faible.

CHARLES

Citoyen général, je ne croyais pas avoir le bonheur de te voir sitôt : mon père m'avait donné une lettre pour un autre de ses

amis, qui devait me tenir au moins un an auprès de lui, pour m'apprendre le grec.

PICHEGRU, riant

Ce ne serait pas Euloge Schneider, je suppose ?

CHARLES

Si fait !

PICHEGRU

Eh bien ?...

CHARLES

Eh bien, il paraît, citoyen général, qu'Euloge Schneider va se marier !...

PICHEGRU

Se marier ?... – Entendez-vous la nouvelle, citoyens ? Euloge Schneider se marie. Qui diable peut épouser un pareil homme ?...

CHARLES

Une femme qui y est forcée, probablement ! Pardon, général, mais, pour en revenir à la lettre de mon père...

PICHEGRU

Que préfères-tu ? retourner près de ton père, ou rester près de moi ?

CHARLES

Rester près de toi, général.

PICHEGRU

Eh bien, alors, je t'attache comme secrétaire à l'état-major. Sais-tu monter à cheval ?

CHARLES

Je dois dire, général, que, comme écuyer, je ne suis pas tout à fait de la force de Saint-Georges.

PICHEGRU

Tu apprendras... (On entend un bruit de trompettes.) Qu'est-ce que c'est que cela ?...

(Tout le monde se lève et court à la fenêtre.)

UN CRIEUR, à cheval, au milieu

de deux trompettes, dans la rue

Au nom du comité de salut public, le citoyen Saint-Just

ordonne :

1° Que tout soldat ou tout officier qui se déshabillera, soit de jour, soit de nuit, devant l'ennemi, sera puni de mort.

2° Que tout fantassin qui reculera sur le champ de bataille, autrement que pas à pas et en faisant face à l'ennemi, sera puni de mort.

3° Que tout cavalier qui tournera le dos à l'ennemi, autrement que pour porter un ordre de son chef, sera puni de mort.

Strasbourg, le 24 frimaire an II de la République une et indivisible.

(Les trompettes s'éloignent en sonnant.)

ABBATUCCI

Ah çà ! mais il devient fou, le citoyen Saint-Just.

DOUMERC

C'est le général Eisemberg qui nous vaut cela, avec sa panique du pont de Kehl, où ils se sont tous laissés surprendre en chemise.

PICHEGRU

Dans tous les cas, tenez-vous pour avertis : le citoyen Saint-Just ne plaisante pas avec ses arrêtés.

ABBATUCCI

Comme il y a plus d'un mois que nous ne nous sommes déshabillés, il ne nous sera pas difficile d'obéir à cette partie de l'ordonnance.

PICHEGRU

Ni aux autres non plus, je l'espère, citoyens, puisqu'elles ordonnent de ne pas fuir. (Faraud entre, remettant à Pichegru un billet sur lequel sont écrites quelques lignes sans signature.) Je ne te connais pas au régiment, toi !...

FARAUD

Arrivé d'hier, mon général, volontaire parisien.

PICHEGRU

Répondant au nom... ?

FARAUD

De Faraud.

PICHEGRU

C'est bien... J'aime à connaître mes hommes par leur nom... (Après avoir lu.) Qu'est-ce que cela, citoyens ? quelqu'un qui, en excellent latin, me demande un quart d'heure d'audience. (Tirant sa montre.) Nous avons encore une demi-heure avant le déjeuner ; veuillez me laisser seul avec cet original. (Les jeunes gens sortent.) Doumerc, je te recommande le citoyen Charles. (À Faraud.) Fais entrer !

Scène IV

Pichegru, Stéphen.

Stéphen entre. Il est coiffé d'un bonnet de poil de renard, est habillé d'une espèce de peau de chèvre passée au cou comme une chemise et serrée à la taille par une ceinture de cuir ; les manches d'une chemise de laine rayée passent par les ouvertures de cette cuirasse qui est lacée dans le dos et dont le poil est tourné en dedans. De longues bottes lui montent jusqu'aux genoux. Cheveux blonds, moustaches couleur de lin. Pichegru va à lui et le regarde.

PICHEGRU

Hongrois ou Russe ?

STÉPHEN

Polonais.

PICHEGRU

Alors, exilé ?

STÉPHEN

Pis que cela !

PICHEGRU

Pauvre peuple, si brave et si malheureux !

(Pichegru tend la main à Stéphen.)

STÉPHEN

Attendez !... Avant de me faire cet honneur, il s'agit de savoir si je le mérite.

PICHEGRU

Tout Polonais est brave ; tout exilé a droit à la poignée de main d'un patriote.

STÉPHEN, tirant un petit sachet de sa poitrine
 Connaissez-vous Kosciuszko ?

PICHEGRU

Qui ne connaît le héros de Dubienka !...

STÉPHEN

Alors, lisez !

PICHEGRU prend le billet et lit

« Je recommande à tous les hommes luttant pour l'indépendance et la liberté de leur pays ce brave, fils de brave, frère de brave ; il était avec moi à Dubienka... THADDÉE KOSCIUSZKO. »
 Vous avez là un beau brevet de courage, monsieur ! Voulez-vous me faire l'honneur d'être mon aide de camp ?

STÉPHEN

Je ne vous rendrais pas assez de services et me vengerais mal ; or, ce qu'il me faut, à moi, c'est la vengeance.

PICHEGRU

Quels sont ceux dont vous avez à vous plaindre particulièrement ? Sont-ce les Russes, les Autrichiens ou les Prussiens ?

STÉPHEN

De tous trois, puisque tous trois oppriment et dévorent ma malheureuse patrie.

PICHEGRU

D'où êtes-vous ?

STÉPHEN

De Dantzick. Je suis du sang de cette vieille race polonaise qui, après l'avoir perdu en 1308, l'a reconquis en 1454.

PICHEGRU

Ton nom ?

STÉPHEN

Stéphen Moïnski.

PICHEGRU

Et tu veux être espion ?

STÉPHEN

Appelez-vous espion l'homme sans peur qui, par son intelligence, peut faire le plus de mal à l'ennemi ?...

PICHEGRU

Oui.

STÉPHEN

Alors, je veux être espion.

PICHEGRU

Tu risques, si tu es pris, d'être fusillé.

STÉPHEN

Comme mon père !

PICHEGRU

Ou pendu.

STÉPHEN

Comme mon frère !

PICHEGRU

Le moins qui te puisse arriver, c'est d'être bâtonné.

STÉPHEN

Comme je l'ai été !

PICHEGRU

Rappelle-toi que je t'offre une place dans l'armée comme lieutenant, ou près de moi comme officier interprète.

STÉPHEN

Et moi, citoyen général, rappelez-vous que, m'en trouvant indigne, je la refuse ; en me condamnant, ils m'ont mis au-dessous de l'homme : eh bien, c'est d'en bas que je frapperai.

PICHEGRU

Soit... Maintenant, que désires-tu ?

STÉPHEN

De quoi acheter d'autres vêtements, et vos ordres.

PICHEGRU coupe avec des ciseaux une bande d'assignats à son registre et la lui donne

Tiens.

STÉPHEN

Vos ordres, maintenant.

PICHEGRU, lui posant la main sur l'épaule

Écoute-bien ceci.

STÉPHEN

J'écoute.

PICHEGRU

Je suis prévenu que l'armée de la Moselle, commandée par Hoche, fait sa jonction aujourd'hui, demain au plus tard. Cette jonction faite, nous attaquerons Woerth, Froeschwiller et Reichshoffen. Eh bien, il me faut connaître le chiffre des hommes et des canons qui défendent ces places, ainsi que les positions les meilleures pour les attaquer. Tu seras aidé par la haine que nos paysans et nos bourgeois alsaciens portent aux Prussiens.

STÉPHEN

Vous rendrai-je ces renseignements ici ou en campagne ?

PICHEGRU

Viens dans trois jours où je serai.

STÉPHEN

J'irai, mais je vous reverrai d'ici là.

(Il sort.)

Scène V

Pichegru va ouvrir la porte aux jeunes gens de son état-major. Ils entrent. Doumerc lit un journal. Falou, Charles, Abbatucci.

PICHEGRU

Que lisez-vous là, Doumerc ?

DOUMERC

Le Moniteur, général ; il y a de bonnes nouvelles de Toulon. Il paraît que nous sommes en chemin de le reprendre.

PICHEGRU

Voyons cela ! (Rumeurs croissantes, grand bruit venant du fond, battements de tambours.) Qu'est-ce que cela ? (Chaque officier court à son sabre. Pichegru appelle un chasseur qui passe.) Hé ! Falou !...

FALOU

Mon général ?...

PICHEGRU

Que se passe-t-il donc ? Est-ce que l'ennemi attaque encore ?

FALOU

Non, mon général : c'est le général Eisemberg que l'on conduit à la guillotine avec tout son état-major. Pour prouver que leur fuite d'hier n'était qu'une panique et qu'ils n'ont pas peur de la mort, ils ont demandé à aller à pied à l'échafaud.

PICHEGRU

Ils ont bien fait... Mais est-ce que c'est la route que suivent ordinairement les condamnés ?

DOUMERC

Non, général ; mais on a jugé à propos de vous faire, ainsi qu'à nous, les honneurs de ce spectacle instructif.

(Quatre tambours passent avec des roulements sourds, puis huit cavaliers de front, puis les condamnés à pied, l'uniforme sur l'épaule.)

Scène VI

Les mêmes, les condamnés, Eisemberg ; puis Saint-Just.

Pichegru, qui a fait un mouvement en avant, veut se reculer en apercevant le général Eisemberg.

EISEMBERG

Reste, Pichegru, et écoute-moi... (Tous les jeunes gens se découvrent.) Pichegru, je vais à la mort et je te laisse avec bonheur au faite de la gloire où ton courage t'a porté. Je sais qu'au fond du cœur tu rends justice à notre bravoure et fais la part d'une surprise de nuit sur les âmes les mieux trempées. C'est pourquoi je voudrais te prédire en te quittant une fin meilleure que la mienne. Mais garde-toi de cette espérance. Houchard et Custine sont morts, je vais mourir, Beauharnais va mourir. Tu mourras comme nous. Le peuple, auquel tu as donné ton bras, n'est pas avare du sang de ses défenseurs, et si le fer de l'étranger t'épargne, sois tranquille, tu n'échapperas pas à celui des bourreaux. Adieu, ami !... – Et maintenant, marchez, vous autres !

(Pichegru ferme la fenêtre et reste appuyé contre elle. Le bruit des tambours diminue. Chacun exprime par son attitude la sensation qu'il éprouve.)

PICHEGRU

Qui de vous sait le grec ? Je donne ma plus belle pipe de Cummer à celui qui me dira quel est l'auteur grec qui parle des prophéties des mourants.

FALOU, à part

Quel malheur que je ne save pas le grec !

PICHEGRU

Eh bien ?

CHARLES

Je sais un peu le grec, général, mais je ne fume pas du tout.

PICHEGRU

Alors, je te donnerai autre chose et qui te fera plus de plaisir qu'une pipe.

CHARLES

Eh bien, général, c'est Aristophane, dans un passage qui, je crois, peut se traduire ainsi : « L'esprit des sibylles est dans ceux qui vont mourir. »

PICHEGRU

Bravo ! Demain ou après, tu auras ce que je t'ai promis, en attendant que j'aie ce que tu m'annonces... Maintenant, enfant, je n'ai plus qu'un désir, c'est que Hoche arrive bien vite et que nous n'ayons plus à assister à toutes ces tueries de place publique.

SAINT-JUST, paraissant

Tu vas être servi à souhait, général : Hoche arrive à l'instant même, et je suis aise d'assister à votre entrevue.

PICHEGRU

Pourquoi cela, citoyen représentant ?

SAINT-JUST

Parce qu'à mon avis, on te fait une injustice en te mettant sous les ordres de Hoche. Or, j'ai voulu juger par moi-même de ce que je puis attendre de votre bonne intelligence.

PICHEGRU

(On entend sonner les trompettes. – À tout son État-Major.) Citoyens, n'oubliez pas que c'est notre général en chef que nous

avons l'honneur de recevoir.

Scène VII

Les mêmes, Hoche et son état-major.

HOCHE, entrant et apercevant Pichegru, met le chapeau
à la main ; tout son état-major en fait autant

Général, la Convention a commis une erreur : elle m'a nommé, moi, soldat de vingt-cinq ans, général en chef des deux armées du Rhin et de la Moselle, oubliant que c'était un des plus grands hommes de guerre de notre époque qui commandait celle du Rhin. Cette erreur, je viens la réparer, général, en me mettant sous vos ordres et vous priant de m'apprendre le rude et difficile métier de la guerre. J'ai l'instinct, vous avez la science ; j'ai vingt-cinq ans, vous en avez trente-trois ; vous êtes Miltiade, je suis à peine Thémistocle ; mais l'oreiller sur lequel vous êtes couché m'empêche de dormir ; je vous demande une part de votre lit. (Il se tourne vers ses officiers.) Citoyens, voilà votre général en chef. Au nom du salut de la République et de la gloire de la France, je vous prie, et, au besoin, je vous ordonne de lui obéir comme je lui obéirai moi-même. (Tout l'état-major s'incline en signe d'adhésion.) Je jure obéissance, pour toutes les choses de la guerre, à mon aîné, à mon maître, à mon modèle, l'illustre général Pichegru ! – Votre main, général ?

PICHEGRU

Dans mes bras. (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

SAINT-JUST

Que les généraux de toutes les armées conservent un pareil accord entre eux, et la France n'aura rien à craindre de nos ennemis... Vive la nation !...

Scène VIII

Les mêmes, Prosper.

PROSPER, dans la coulisse

Il est ici, j'ai reconnu sa voix.

SAINT-JUST

C'est la voix de Prosper, mon meilleur ami, que je n'ai pas revu depuis le collège...

PROSPER, se jetant dans ses bras

Mon cher Saint-Just !...

SAINT-JUST

Ah ! malheureux !... malheureux que tu es !...

DOUMERC, à part

Qu'y a-t-il donc ?

ABBATUCCI, montrant Prosper à moitié habillé

Déshabillé devant l'ennemi...

PROSPER

Eh bien, ne me reconnais-tu pas ? As-tu oublié notre jeunesse, nos études, et toute une amitié d'enfance, enfin ?...

SAINT-JUST

Au contraire, et c'est parce que je me souviens de tout cela que j'ai faibli un instant.

PROSPER

Comment ?...

SAINT-JUST

Ce matin, j'ai publié un décret par lequel je punis de mort tout homme qui, en face de l'ennemi, sera surpris sans uniforme, même pendant son sommeil. Vous avez entendu, citoyens. Qu'on emmène ce malheureux, et que justice soit faite !

(Prosper regarde un instant Saint-Just, qui baisse les yeux, détourne la tête, puis fait de la main signe qu'on l'emmène. Prosper va de lui-même jusqu'à la porte, au milieu d'un profond silence.)

PICHEGRU, s'avancant

Saint-Just, un mot !...

SAINT-JUST

Pour quoi faire ?...

PICHEGRU

Pour t'empêcher de commettre un crime. J'affirme que ton ami Prosper Lenormand ignorait le décret qui a été publié ce matin pendant son sommeil.

PROSPER

Je le jure !...

SAINT-JUST, tendant les bras à son ami

Eh ! malheureux, que ne le disais-tu ?...

PROSPER

On aurait cru que moi, ton ami, j'avais peur.

(Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.)

SAINT-JUST, tendant la main à Pichegru,

tout en embrassant son ami

Pichegru, je te dois les plus heureux moments de ma vie !

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

L'intérieur de la chambre de Clotilde de Brumpt. Un angle de la chambre formant cabinet est converti en une chapelle où brûlent des cierges. Clotilde travaille à une échelle de corde.

Scène première

Clotilde, puis Étienne.

CLOTILDE, seule

J'ai passé la nuit en prières et au travail. Puisse Dieu permettre, si les prières ont monté jusqu'à lui, que le travail ait un résultat. Étienne a promis de m'amener ce matin le fils du concierge de la prison où est enfermé mon père. Je ne sais quelle influence elle peut avoir sur ce jeune homme, mais elle m'a répondu de lui. (On entend du bruit.) Est-ce toi, Étienne ?

ÉTIENNETTE, paraissant

Oui, mademoiselle. L'échelle est-elle finie ?

CLOTILDE

Je l'achève. Jacquemin est-il là ?

ÉTIENNETTE

Il me suit.

CLOTILDE

Fais-le entrer.

ÉTIENNETTE

Entrez, Jacquemin.

Scène II

Les mêmes, Jacquemin.

CLOTILDE, à Jacquemin

Vous devinez d'avance l'objet de notre entretien, n'est-ce pas ? mon père est en prison, menacé de mort pour avoir traversé le Rhin ; ma mère se mourait, vous le savez encore, puisque, hier, tout le village l'a conduite au cimetière. Je me désespérais quand cette chère enfant (Elle indique Étienne.) s'est approchée de moi

et m'a dit : « Madame, il y a un homme qui peut sauver votre père ; cet homme a un bon cœur et un bon esprit ; c'est le fils du géôlier Jacquemin. » Quel prix mettez-vous au salut de mon père ?

JACQUEMIN

Citoyenne, je ne voudrais pas faire d'une bonne action une affaire d'argent, mais je ne voudrais pas non plus que mon père, perdant sa place à cause de moi, mourût dans la misère. J'aime Étienne, et c'est à cet amour que je sacrifierai mon devoir, car, en laissant échapper M. le comte de Brumpt, je trahirai le pays qui me paye. Je me charge de faire tenir au prisonnier une lime et cette échelle de corde. Appréciez vous-même, citoyenne, ce que vaut le dévouement que je voudrais vous offrir pour rien.

CLOTILDE

Je ferai à votre père une pension de deux mille francs, et vous donnerai à vous, ou plutôt à Étienne, puisque vous voulez recevoir la somme de ses mains, dix mille francs en argent.

JACQUEMIN, s'inclinant

C'est plus que je n'eusse demandé, citoyenne : je vais emporter cette échelle. Étienne va me donner une lime, pour qu'on ne me voie pas en acheter une. Une fois le comte hors de prison, le reste vous regarde.

(On frappe à la porte.)

CLOTILDE, tressaillant

Qui peut frapper à cette heure ?

(Étienne et Clotilde se regardent.)

JACQUEMIN

Il serait dangereux qu'on me vît ici, mademoiselle, et surtout à une pareille heure. Que Étienne me conduise donc par quelque corridor où je ne rencontre personne.

ÉTIENNE, désignant le cabinet de gauche

Entrez dans cette chambre ; j'irai vous y prendre quand j'aurai vu qui a frappé. (Elle court à la porte de la rue en criant.) Voilà ! voilà !

(Clotilde tombe sur une chaise, s'essuie

le front, ouvre un livre et fait semblant de lire.)

ÉTIENNETTE, reparaisant

Mademoiselle, c'est M. Raoul de Gransay.

CLOTILDE

Juste ciel ! c'est la Providence qui l'envoie. Fais-le entrer.

Scène III

Les mêmes, Raoul de Gransay.

CLOTILDE

Raoul !

RAOUL

Clotilde !

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

CLOTILDE

Que venez-vous faire ici ? Je vous croyais en sûreté de l'autre côté du Rhin.

RAOUL

Je viens vous aider à sauver votre père.

CLOTILDE

Vous avez appris l'arrestation du comte ?

RAOUL

Hier ! Et comme, dans ces jours de terreur, il n'y a pas loin de la prison à l'échafaud, je suis accouru.

CLOTILDE, à Étienne

Étienne, fais vite sortir Jacquemin, et surtout qu'il ne se doute pas que Raoul est arrivé.

RAOUL, aux genoux de Clotilde

Oui, me voilà, me voilà, Clotilde ! Donnez-moi donc votre front, resté si beau et si pur au milieu de nos alarmes. Puis dites-moi ce que vous avez déjà fait pour essayer de venir en aide à votre père, afin que nous voyions ce qui nous reste à faire.

CLOTILDE

Où avez-vous appris son arrestation ?

RAOUL

À Strasbourg, où j'étais retourné en vous quittant l'autre nuit,

et où j'étais caché chez cette bonne madame Teutch, à l'hôtel de *la Lanterne* : grâce à elle, j'ai trouvé deux hommes dévoués et une barque. Il ne s'agit que de tirer votre père de la prison ; un quart d'heure après, il sera en sûreté. Et d'abord, qui l'a fait arrêter, des trois pouvoirs qui se disputent Strasbourg ?

CLOTILDE

Schneider.

RAOUL

C'est le pire des trois. J'espère que vous n'avez fait aucune démarche près de ce misérable !

CLOTILDE

Au contraire, je l'ai vu.

RAOUL

Il est venu ici ?

CLOTILDE

C'est moi qui suis allée chez lui.

RAOUL

Vous, Clotilde, dans la maison de cet infâme ? vous, seule avec lui ?

CLOTILDE

Je n'ai pas été un instant seule avec lui.

RAOUL

Quelles propositions a-t-il osé vous faire ?

CLOTILDE

C'est moi, et non pas lui, qui ai abordé les propositions.

RAOUL

Que lui avez-vous offert ?

CLOTILDE

Ma fortune !...

RAOUL

Et il a refusé ?...

CLOTILDE

Il m'a dit qu'il me ferait connaître ses intentions.

RAOUL

Et vous n'avez pas entendu reparler de lui ?...

CLOTILDE

Non.

RAOUL

Il y a quelque chose de sombre sous ce silence... Mais me voici, je veillerai sur vous. Je ne vous quitte plus, j'ai trop souffert depuis notre séparation !

Scène IV

Les mêmes, Étienne, entrant vivement ;
elle a la figure toute bouleversée.

CLOTILDE

Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il, Étienne ?

ÉTIENNE

Ah ! mademoiselle, on dit que M. Schneider et ses hussards de la mort ont couché au village d'Eschau, qui n'est qu'à deux lieues d'ici.

RAOUL

Il vous tient parole, Clotilde, il vient vous dicter ses conditions. Vous aviez tenté quelque chose pour la fuite de votre père, n'est-ce pas ? Où en étiez-vous ?

CLOTILDE

J'ai acheté le fils du geôlier ; il a dû remettre à mon père une échelle de corde que j'ai passé la nuit à faire, et lui remettre aussi une lime pour scier ses barreaux. La nuit prochaine, il devait s'évader.

RAOUL

La nuit prochaine, il sera trop tard.

CLOTILDE

Que faire, mon Dieu ? que faire ?

RAOUL

Tout pour avancer, pour activer cette fuite.

CLOTILDE

Raoul !

RAOUL

Le nom du fils du geôlier ?

CLOTILDE

Jacquemin.

RAOUL

Jacquemin... Bien... Que Dieu nous protège tous !

(Il sort.)

CLOTILDE, à Étienne

Est-ce qu'il y a eu quelque exécution au village d'Eschau ?

ÉTIENNETTE

Non ; mais comme les chemins sont en mauvais état, et que la charrette qui conduit l'échafaud s'y était embourbée, Schneider a fait retomber la faute sur le maire et l'adjoint du pauvre village : pendant une heure, ils sont restés attachés aux deux piliers de la guillotine.

CLOTILDE

Qu'espérer d'un pareil homme ?

ÉTIENNETTE

Ah ! mon Dieu ! on entend du bruit du côté de la prison. (Elle court à la fenêtre.) Mademoiselle ! oh ! mademoiselle ! ce n'est pas possible !

CLOTILDE

Quoi ?

ÉTIENNETTE

Ça ne peut pas être lui !...

CLOTILDE

Mais qui ?...

ÉTIENNETTE

Votre père !... Regardez...

CLOTILDE, courant à la fenêtre

Oui, c'est lui ! mon père... libre !... libre !... Je cours...

(La porte du fond s'ouvre. Schneider paraît, un bouquet à la main.)

Scène V
Clotilde, Schneider, Étienne.

Étienne sort sur un geste de Schneider.

SCHNEIDER

Citoyenne, ce sont les plus belles fleurs que j'ai pu trouver le 27 frimaire, c'est-à-dire le 16 décembre, car je ne te crois pas très-familière avec le nouveau calendrier ; le 16 décembre, c'est ce que j'ai trouvé de mieux ; et, comme Tarquin, j'ai été obligé de me promener dans plusieurs jardins et dans pas mal de serres, avant de trouver à abattre, du bout de ma baguette, les roses et les lilas qui composent ce bouquet.

CLOTILDE

Ce bouquet est une merveille, citoyen Schneider, et ces fleurs, si parfumés et si riantes, me sont un témoignage des intentions avec lesquelles tu as abordé cette maison.

(Elle lui désigne un siège.)

SCHNEIDER

Mes intentions sont celles d'un homme à qui tu as ouvert un nouvel horizon... pendant la visite que tu lui as faite hier. Je m'étais souvent demandé, belle Clotilde, à quoi tiennent les destinées humaines et comment le chant d'un oiseau ou le vol d'un papillon peuvent influencer sur notre existence... Être bon, être mauvais, tout cela dépend de la façon dont on est entré dans la vie. Il s'agit, tout en marchant les yeux bandés, de choisir le bon chemin... J'y suis entré par la porte de la misère et du travail ; au lieu de voir, comme devant les riches et les heureux, les obstacles s'aplanir devant moi, j'ai eu à les combattre et à les surmonter. La fable des sept têtes de l'hydre, toujours coupées, toujours renaissantes, a été pour moi une sombre et sévère vérité. Il est doux et facile de prier quand on sait que la prière aura un résultat ; mais prier une idole de marbre qui restera sourde à vos prières !... on se lasse à la fin, lorsque, cette idole, on peut la briser... Alors, à la moindre résistance, le mot *Je veux* vient à la

bouche...

CLOTILDE

Même quand tu parles à une femme ?...

SCHNEIDER

Ai-je seulement le temps de voir à qui je parle ?... Crois-tu que je me fasse illusion sur la vie que je mène et sur les résultats qu'elle doit avoir ? Attaqué que je suis, si je n'attaque pas... pour vivre, il faut que je tue... On dit que je suis cruel... Je me défends, voilà tout... Je n'avais jamais aimé, jamais songé au mariage, au bonheur d'être père, d'être époux... Tu ne diras pas que j'avais prévu cet enchaînement de circonstances... Ta mère tombe malade... ton père, en émigration, rentre en France pour la voir une dernière fois. Il est pris, conduit en prison ; tu viens pour me demander sa grâce ; je te vois... un sentiment inconnu s'éveille dans mon cœur... Le voilà, ce bonheur que j'ai toujours cherché : être aimé d'une jeune fille pure, chaste, noble... moi, aimé quand je suis laid, odieux, vieux avant l'âge ? est-ce qu'il y a chance que je sois aimé ?... Qui me fera un autre visage comme à Éson ? qui m'apprendra ces douces paroles à l'aide desquelles on verse dans un autre cœur le trop-plein du sien... Quand je lui dirai que je l'aime, elle rira... Eh bien, non, j'aime mieux qu'elle pleure, j'aime mieux qu'elle tremble, j'aime mieux qu'elle me hâisse ; mais qu'elle soit à moi, je fais alors ce que j'ai fait, une chose infâme, je le sais bien... Ma vie n'est-elle pas infamée déjà !... Je lui dis : « J'irai te voir... » Je dresse l'échafaud sous sa fenêtre.

(Il ouvre la fenêtre, Clotilde jette un cri
de terreur à la vue de l'échafaud.)

CLOTILDE

Ah ! mon père !

SCHNEIDER

Je viens, et je lui dis : « Demain, tu seras ma femme... ou, là, à l'instant, sous tes yeux, la tête de ton père va tomber. »

CLOTILDE

Moi, ta femme ? Mon père aimera mieux mourir.

SCHNEIDER

Aussi est-ce toi que je charge de lui transmettre mon désir : ta piété filiale t'inspirera, Clotilde... Mon crime compte sur tes vertus. Eh bien ?

CLOTILDE, très-calme

Vous avez raison... c'est le seul moyen.

SCHNEIDER

Et à quand fixes-tu le jour de notre union ?

CLOTILDE

Par bonheur, la loi nouvelle nous dispense de tout délai, et ce que j'ai à te demander n'est qu'un caprice d'orgueil.

SCHNEIDER

Parle !...

CLOTILDE

J'exige de ta tendresse une de ces grâces qu'on ne refuse pas à sa fiancée ; ce n'est pas à Plobsheim, c'est-à-dire dans un pauvre village d'Alsace, que le premier de nos citoyens doit accorder son nom à la femme qu'il aime et qu'il a choisie. (Elle se lève.) Je veux que le peuple me reconnaisse pour l'épouse de Schneider et ne me prenne pas pour sa maîtresse. Demain, à telle heure que tu voudras, nous partirons pour Strasbourg, et je te donnerai ma main, devant les citoyens, les généraux et les représentants.

SCHNEIDER

Je le veux bien ; je veux tout ce que tu voudras, mais à une condition.

CLOTILDE

Laquelle ?

SCHNEIDER

C'est que ce n'est pas demain que nous partirons, mais aujourd'hui.

CLOTILDE

Impossible. Il va être onze heures et demie, et les portes de la ville ferment à trois.

SCHNEIDER

Elles fermeront à quatre, alors.

CLOTILDE

Il faut faire tout ce que vous voulez.

SCHNEIDER, tendant la main à Clotilde

Venez, Clotilde.

CLOTILDE

Le temps seulement de prendre un talisman de famille sans lequel les jeunes filles ne se marient pas chez nous.

(Pendant que Schneider va fermer la fenêtre, Clotilde tire d'un petit coffret placé sur la table un poignard qu'elle tient à la main quand Schneider revient vers elle.)

SIXIÈME TABLEAU

Un paysage de neige le plus pittoresque possible.

Dans un coin du théâtre, un paysan habillé en bûcheron achève de nettoyer une espèce de carré long pour en faire un bivac. Au milieu du silence le plus profond, on voit s'avancer cinq ou six cavaliers portant le costume de chasseurs et sept ou huit fusiliers à pied. Ils viennent en éclaireurs pour sonder la forêt.

Scène première

Falou, à cheval ; Faraud, à pied ;

Stéphen, déguisé en bûcheron.

STÉPHEN

Chut !

FALOU

Qui vive ?...

STÉPHEN

Chut !...

FALOU

Qui vive ?...

STÉPHEN

Par ici, citoyen Falou.

FALOU

Allons, bon ! voilà que je suis connu dans le canton ! Qu'est-ce que tu fais là ?

STÉPHEN

Moi ? Je prépare le bivac du général.

FALOU

De quel général ?

STÉPHEN

Du général Pichegru, donc !

Scène II

Les mêmes, Pichegru et son état-major.

Vers la fin de la scène précédente, l'état-major du général s'est approché à cheval. On y retrouve tous les jeunes gens qu'on a vus dans le cabinet du quartier général à Strasbourg.

PICHEGRU

Pied à terre, messieurs ! (Tout l'état-major entre sans bruit, comme l'ont fait les éclaireurs.) Tiens, il me semble que voilà une excellente place pour notre bivac.

STÉPHEN

Si le général la trouve bonne, je serai bien content.

PICHEGRU

Et c'est toi qui as préparé cette place ?

STÉPHEN

Oui, mon général !

PICHEGRU

Pour moi ?

STÉPHEN

Ne la trouvez-vous donc pas bien choisie, à l'abri du vent, avec la vue de toute la plaine, une échappée sur le village de Dawendorff ?

PICHEGRU

Tu savais donc que je devais passer par ici ?

STÉPHEN

Vous le voyez bien, puisque je vous attendais là. Maintenant,

il ne fait pas chaud, si vous allumiez un peu de feu ?

PICHEGRU

Et si l'ennemi voit le feu ?

STÉPHEN

Il n'y a pas de danger, nous sommes dans un fond.

PICHEGRU

Tu as donc été ingénieur ?

STÉPHEN

Ingénieur ! qu'est-ce que c'est que ça ?

(Il sort.)

PICHEGRU, bas, à un de ses aides de camp

Ne perdez pas de vue cet homme... Il s'agit de chercher un peu de bois sec ; vous ne serez pas plus fâchés que moi de vous réchauffer, n'est-ce pas ? Seulement, par ce temps-ci, il sera peut-être difficile d'en trouver.

STÉPHEN, rentrant et apportant une brassée

En voilà, général, et qui va flamber comme des copeaux.

PICHEGRU

Je parie que tu as du feu maintenant ?

STÉPHEN

Je n'en ai pas, mais ce n'est pas difficile à trouver !

PICHEGRU, à ses aides de camp

Faites placer les sentinelles perdues, et, sous peine de mort, que pas une ne fasse feu, à moins d'y être forcée par l'ennemi.

(On emmène une dizaine d'hommes à pied, parmi lesquels

Faraud, tandis que chacun choisit un campement.)

PICHEGRU

Quelqu'un de vous s'est-il occupé de la cantine ?

(Les officiers se regardent.)

ABBATUCCI

Vous n'avez pas donné d'ordre, général.

PICHEGRU

Tu sais bien que je ne donne jamais d'ordre pour cela ; chacun prend pour lui, il en reste toujours pour les autres.

LES OFFICIERS, les uns aux autres

As-tu quelque chose, camarade ?

UN OFFICIER

Ma foi, non !

PICHEGRU

As-tu quelque chose, Charles ?

CHARLES

Moi, général, j'ai deux pommes ; si vous en voulez une ?

PICHEGRU

Eh bien, citoyens, il faudra se contenter d'une goutte d'eau-de-vie. Appelez la déesse Raison !...

(On entend répéter les appels :

« Déesse Raison !... Déesse Raison !... »)

UNE AUTRE VOIX

Où est la déesse Raison ?

FALOU

Aux volontaires de l'Indre !

(On entend appeler encore.)

Scène III

Les mêmes, la déesse Raison.

LA DÉESSE

Me voilà, général ; que désirez-vous ?

PICHEGRU

Déesse, on a oublié les provisions, de sorte qu'il s'agit de souper avec un petit verre et une pipe de tabac. Ceux qui auront encore faim après ce somptueux repas serreront la boucle de leur culotte...

LA DÉESSE

Eh bien, mon petit Faraud, où est-il donc ?

FALOU

Il est en faction. (À Stéphen.) Mais que diable fais-tu donc ?

STÉPHEN

Je vous dressais une table, général.

PICHEGRU

Pour quoi faire, une table ?

STÉPHEN

Pour manger donc !

PICHEGRU

Manger quoi ?

STÉPHEN

Ah ! voilà ! Je me suis dit : « Le général ne pense jamais à lui qu'après avoir pensé aux autres ; il est capable d'avoir oublié la cantine ; ma foi, je vais à tout hasard lui commander un jambon et un bon pâté : s'il a oublié son souper, on y aura pensé pour lui. »

PICHEGRU

Et ce pâté ?

STÉPHEN

Le voilà !

PICHEGRU

À défaut de pain, nous avons la croûte !

STÉPHEN

Non pas, voilà du pain. Oh ! oh ! on pense à tout !

PICHEGRU

Excepté à du vin ?

STÉPHEN

Ah ! ça, j'avoue que je n'ai pas jugé utile d'en faire provision.

ABBATUCCI

Malheureux !

STÉPHEN

Parce que je me suis dit comme ça : « Il y a le citoyen Fenouillot, commis voyageur en vins qui va passer sur la route au point du jour, avec sa voiture et ses échantillons ; le général s'entendra avec lui... (Bruit de grelots.) Et tenez, tenez, voilà les grelots de son cheval. Dites à deux ou trois de ces messieurs de vous l'amener, il ne demandera pas mieux que de vous faire une livraison.

PICHEGRU, à quelques officiers

Allez, citoyens, allez... (À Charles.) Il me semble que j'ai vu cet homme quelque part, ou plutôt que j'ai entendu sa voix. Te le rappelles-tu, toi ?...

CHARLES

Non, mon général.

PICHEGRU, à lui-même

Est-ce que ce serait ?... Oui, c'est Stéphen ! (Haut.) Ma foi ! déesse Raison, ce sera pour le dessert ; seulement, si tu veux avoir ta part du pâté, ne t'éloigne pas trop.

LA DÉESSE

Convenu, général.

(Elle sort.)

FENOUILLOT, dans la coulisse

Citoyens, citoyens, où me conduisez-vous ?

UNE VOIX, dans la coulisse

Au général !

FENOUILLOT, dans la coulisse

À quel général ?

LA VOIX, dans la coulisse

Au général Pichegru.

Scène IV

Les mêmes, Fenouillot.

FENOUILLOT, paraissant

Ah ! général !

PICHEGRU

Eh bien, qu'arrive-t-il, citoyen Fenouillot ?

FENOUILLOT

Comment, tu sais mon nom ?

PICHEGRU

Et ta profession, même. Tire-nous quelques échantillons de ta carriole, des meilleurs.

DOUMERC

Inutile, général, on y a songé.

PICHEGRU, à Fenouillot

Alors, fais-nous le plaisir de souper avec nous.

FENOUILLOT

Ah ! général, c'est trop d'honneur.

PICHEGRU

Tu viens de Dawendorff ?

FENOUILLOT

Oui, général.

PICHEGRU

Et les Prussiens ne t'ont pas bu tout ton vin ?

FENOUILLOT

Il ne s'en est pas fallu de beaucoup.

PICHEGRU

Et comment diable as-tu été te fourrer dans les griffes de ces messieurs ?

FENOUILLOT

J'ai été arrêté par un parti de Prussiens qui s'apprêtaient à vider mes échantillons sur la route ; par bonheur, un officier arriva qui me conduisit au général en chef. Je croyais en être quitte pour la perte de mes cent cinquante bouteilles d'échantillon, et j'en étais d'avance consolé, lorsque le nom d'espion commença à circuler ; à ce mot-là, vous comprenez, général, que je dressai l'oreille et que, ne me souciant pas d'être fusillé, je me réclamai du chef des émigrés.

PICHEGRU

Le prince de Condé !

FENOUILLOT

Je me serais réclamé du diable !... On me conduisit au prince, je lui montrai mes papiers, je répondis franchement à ses questions, il goûta mon vin, il vit que ce n'était pas du vin de malhonnête homme, et déclara à MM. les Prussiens qu'en ma qualité de Français, il me retenait comme son prisonnier.

PICHEGRU

Et votre prison fut dure ?

FENOUILLOT

Pas le moins du monde : quoique, je l'avoue, quand hier la nouvelle de la prise de Toulon est arrivée, n'ayant pu, comme bon Français, cacher ma joie, le prince, avec lequel je causais en ce moment, m'ait congédié de fort mauvaise humeur.

PICHEGRU

Comment !... que dites-vous là ? que Toulon a été repris aux Anglais ?

FENOUILLOT

Oui, général.

PICHEGRU

Et quel jour ?

FENOUILLOT

Le 19.

PICHEGRU

Nous sommes aujourd'hui le 22, impossible ; que diable ! le prince de Condé n'a pas de télégraphe à sa disposition.

FENOUILLOT

Non ! mais il a la poste aux pigeons, et les pigeons font seize lieues à l'heure. J'ai vu, aux mains du prince de Condé, le petit billet attaché à l'aile de l'oiseau ; le billet était petit, mais écrit très-fin, de sorte qu'il contenait quelques détails.

PICHEGRU

Et ces détails, les connaissez-vous ?

FENOUILLOT

Le 19, la ville s'était rendue ; le même jour, une partie de l'armée assiégeante y était entrée, et le soir, par ordre d'un commissaire de la Convention, on avait fusillé deux cent treize personnes.

PICHEGRU

Et c'est tout ?

FENOUILLOT

C'est tout. À propos, est-ce que c'est vrai, citoyen général, ce que disait le duc de Bourbon, en faisant le plus grand éloge de vous ?

PICHEGRU

Il est bien aimable, le duc de Bourbon ! que vous disait-il ?

FENOUILLOT

Il me disait que c'était son père, le prince de Condé, qui vous avait donné votre premier grade.

PICHEGRU

C'est vrai.

ABBATUCCI

Et comment cela, général ?

PICHEGRU

Je servais comme simple soldat au corps royal d'artillerie, lorsqu'un jour, le prince, qui était présent aux exercices du polygone de Besançon, s'approcha de la pièce qui lui semblait la mieux servie ; mais, dans le moment où le canonnier l'écouvillonnait, le coup partit et lui enleva un bras. Le prince m'attribua cet accident en m'accusant d'avoir mal fermé la lumière avec le pouce. Je le laissai dire ; puis, pour toute réponse, je lui montrai ma main ensanglantée. J'avais le pouce déchiré, renversé, presque détaché de la main... Voici la cicatrice... Le prince, en effet, me fit sergent. (Charles, sous prétexte de regarder la main de Pichegru, la lui baise.) Que fais-tu donc, Charles ?

CHARLES

Moi ? rien ! je vous admire !

PICHEGRU

Abbatucci, veillez à ce que rien ne manque aux soldats. Il serait difficile de leur donner le superflu. Tâchez de leur donner le nécessaire. (Aux autres officiers.) Vous connaissez tous, citoyens, les régiments avec lesquels vous avez l'habitude de combattre, vous savez ceux sur lesquels vous pouvez compter ; rassemblez leurs officiers à l'ordre, et dites-leur que j'écris aujourd'hui au comité de salut public que, dans trois jours, il n'y aura plus un ennemi sur la terre de France ; qu'ils se souviennent d'une chose, c'est que ma tête répond de ma parole !

Scène V
Pichegru, Fenouillot.

PICHEGRU

Et maintenant, à nous deux, citoyen.

FENOUILLOT

À nous deux, général.

PICHEGRU

Jouons cartes sur table !

FENOUILLOT

Je ne demande pas mieux.

PICHEGRU

Vous ne vous nommez pas Fenouillot, vous n'êtes pas commis voyageur en vins, vous n'étiez pas prisonnier du prince de Condé, vous êtes son agent !

FENOUILLOT

C'est vrai, général.

PICHEGRU

Vous saviez me rencontrer sur votre route, et vous vous êtes fait arrêter tout exprès pour me faire des propositions royalistes, au risque d'être fusillé.

FENOUILLOT

C'est encore vrai, général.

PICHEGRU

Mais vous vous êtes dit : « Le général Pichegru est un brave, il comprendra qu'il y a un véritable courage à faire ce que j'ai fait ; il refusera mes propositions, ne me fera peut-être pas fusiller, et me renverra au prince avec son refus. »

FENOUILLOT

C'est toujours vrai ! Cependant, j'espère qu'après m'avoir entendu...

PICHEGRU

Après vous avoir entendu, il y a un cas où je vous ferai fusiller, je vous en préviens d'avance.

FENOUILLOT

Lequel ?

PICHEGRU

C'est celui où le prince aurait mis un prix à ma trahison.

FENOUILLOT

Ou à votre dévouement !

(Tout en dialoguant, Pichegru a bourré sa pipe.)

PICHEGRU

Tant qu'il y aura un ennemi sur la terre de France, toute négociation avec un prince émigré sera de la trahison.

FENOUILLOT

En tout cas, général, voici une lettre du prince adressée à vous directement et qui vous fera connaître les intentions de Son Altesse royale.

PICHEGRU

Fumez-vous, citoyen ?

FENOUILLOT

Non, général.

PICHEGRU, allumant sa pipe
avec la lettre du prince de Condé

Eh bien, moi, je fume.

FENOUILLOT

Que faites-vous, général ?

PICHEGRU

Vous le voyez, citoyen, j'allume ma pipe.

(On entend un coup de fusil, puis les sentinelles crient : « Alarme ! alarme ! » en se rapprochant. Tous les officiers qui avaient disparu du bivac arrivent de tous les côtés pour prendre l'ordre du général.)

PICHEGRU, à Fenouillot

Ta parole de ne pas rejoindre le prince de Condé avant cinq heures du soir ?

FENOUILLOT

Vous l'avez, général.

(Beaucoup de bruit. On amène le volontaire Faraud.

Abbatucci et Charles traînent chacun un loup par les pattes.)

CHARLES

Tenez, général, voilà de quoi vous faire deux bons tapis de pieds.

PICHEGRU

Qu'est-ce que cela ?

ABBATUCCI

C'est l'ennemi sur lequel vient de tirer votre sentinelle.

PICHEGRU

Où est-elle, ma sentinelle ?

Scène VI

Les mêmes, Faraud.

FARAUD s'avance

Voilà, mon général.

PICHEGRU

Comment ! c'est toi, malheureux, qui donne l'alarme à toute l'armée pour deux ou trois mauvais loups qui tournaient autour de toi ?

FARAUD

Ah ! général, vous êtes bien bon !... D'abord, ils n'étaient pas deux ou trois, ils étaient une douzaine ; ensuite, ils ne tournaient pas seulement autour de moi, ils voulaient me manger.

PICHEGRU

Tu devais te laisser dévorer jusqu'au dernier morceau, plutôt que de tirer un coup de fusil.

FARAUD, montrant sa main
et sa joue ensanglantées

Vous voyez qu'ils avaient commencé, les brigands ; mais je me suis dit : « Faraud, si l'on te place là, c'est de peur que l'ennemi n'y passe, et qu'on a compté sur toi pour l'empêcher de passer. »

PICHEGRU

Eh bien ?

FARAUD

Eh bien, moi mangé, général, rien n'empêchait plus l'ennemi

de passer.

PICHEGRU

Il a raison, cet animal-là.

FARAUD

C'est ce qui m'a déterminé à faire feu. La question de sûreté personnelle n'est venue qu'après, parole d'honneur !

PICHEGRU

Mais ce coup de feu, malheureux, il a pu être entendu des avant-postes ennemis.

FARAUD

Ne vous inquiétez pas de cela, mon général, ils l'auront pris pour un coup de fusil de braconnier.

PICHEGRU

Tu es Parisien ?

FARAUD

Oui ; mais je fais partie du premier bataillon de l'Indre, je m'y suis engagé volontairement à son passage à Paris.

PICHEGRU

Eh bien, Faraud, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne te représenter à moi qu'avec tes galons de caporal, pour me faire oublier la faute de discipline que tu viens de commettre.

FARAUD

Et que faut-il faire pour cela, mon général ?

PICHEGRU

Il faut amener demain, ou plutôt ce soir, à ton capitaine, deux prisonniers prussiens.

FARAUD

Soldats ou officiers, mon général ?

PICHEGRU

Mieux vaudrait des officiers, mais on se contentera de deux soldats.

FARAUD

On fera son possible, mon général.

PICHEGRU

Déesse Raison, donne un coup à boire à ce poltron, qui nous

promet deux prisonniers pour demain.

FARAUD, tendant son verre

Et si j'allais n'en faire qu'un, mon général ?

PICHEGRU

Tu ne serais caporal qu'à moitié, et tu ne porterais qu'un galon.

FARAUD

Non, ça me ferait loucher. Eh bien, ce soir, mon général, vous aurez les deux, ou vous pourrez dire : « Faraud est mort. » À votre santé, mon général !

UNE SENTINELLE, au dehors

Qui vive ?

(Saint-Just paraît.)

Scène VII

Charles, Pichegru, Stéphen.

STÉPHEN, entrant vivement

Général, voici le représentant du peuple Saint-Just.

(Il disparaît.)

PICHEGRU

Par ici, citoyen représentant, par ici ! À quelque heure du jour ou de la nuit que l'on m'annonce ta présence, elle est la bienvenue.

Scène VIII

Les mêmes, Saint-Just.

SAINT-JUST

Il y a longtemps que l'on m'a dit que tu étais celui de nos généraux qui se gardait le mieux la nuit. J'ai voulu savoir si c'était vrai et si mes instructions étaient bien suivies.

PICHEGRU

Qu'as-tu trouvé ?

SAINT-JUST

Partout la surveillance la plus exacte et la plus grande obéissance à mes ordres. Maintenant (S'asseyant, sur un signe de

Pichegru.), je te préviens que j'ai écrit à la Convention en lui annonçant ta victoire de demain.

PICHEGRU

Il eût été plus prudent de n'écrire qu'après.

SAINT-JUST

Doutes-tu de toi ou de tes hommes ?

PICHEGRU

Je ne doute ni de moi ni de mes hommes, mais il est permis de douter de la fortune.

SAINT-JUST

Homme de peu de foi ! Le génie de l'avenir veille sur la France... car la France porte en elle l'indépendance des nations. Décrétons la victoire, et la victoire obéira. Tu sais que je n'ai jamais menti, ne me fais pas mentir. Quand attaques-tu Dawendorff ?

PICHEGRU

Aussitôt qu'un espion, dans lequel j'ai la plus grande confiance, m'aura transmis les renseignements que j'attends sur la position de l'ennemi.

CHARLES, entrant, à Pichegru

Pardon, général, un jeune homme, qui dit être sous le poids de la plus vive douleur et trembler pour la femme qu'il aime, demande à vous parler à l'instant même. Il prétend que vous pouvez, d'un mot, faire plus que lui sauver la vie.

PICHEGRU, à Saint-Just

Permetts-tu, citoyen représentant ?

(Saint-Just tire *le Moniteur* de sa poche et se met à lire.)

Scène IX

Les mêmes, Raoul.

RAOUL

Oh ! citoyen général, que tu es indulgent de me recevoir !

PICHEGRU

Dis vite : d'un moment à l'autre, l'armée peut être obligée de se mettre en marche.

RAOUL

Je suis émigré. Je ne rentre pas en France pour fomenter la guerre civile, et la preuve, c'est que j'accours à toi, et, plein de confiance dans ta loyauté, je commence par te dire qui je suis.

PICHEGRU

Je ne te demande pas ton nom ; tu es malheureux, tu souffres, ton nom est homme : que veux-tu ?

RAOUL

Un misérable, Schneider, a fait arrêter, hier, le père de ma fiancée et l'a mise entre une union infâme avec lui et l'échafaud de son père, dressé devant ses fenêtres. Pour sauver son père, elle s'est faite martyre !... elle a consenti !... Demain, il l'amène à Strasbourg pour l'épouser. J'ai le serment de Clotilde qu'elle ne sera jamais son épouse ; mais quand on voit tous les jours des hommes faiblir, ne peut-on pas craindre la faiblesse d'une femme ? Je suis venu à toi, citoyen général, et je te demande si un pareil crime, si la spoliation du corps et de la fortune se passera sous tes yeux, quand tu as la force, quand tu as l'épée ?

PICHEGRU

Mon épée n'est pas celle de la justice. C'est celle de la patrie. Ma force m'est donnée contre l'ennemi et non contre mes compatriotes. Je puis, si la fortune me favorise, chasser l'ennemi hors de France. Je ne puis ni ouvrir ni fermer les portes d'une prison. Jeune homme, je te plains, mais je ne puis rien pour toi.

RAOUL

Je m'attendais à ta réponse ; mais si tu ne peux rien pour moi, il y a à Strasbourg un homme qui peut tout. Cet homme, tu le connais. À défaut d'amitié, vous avez l'un pour l'autre une mutuelle estime. Cet homme est le représentant du peuple Saint-Just.

PICHEGRU

C'est vrai, celui-là est tout-puissant.

(Saint-Just et Pichegru échangent un regard.)

RAOUL

Eh bien, il ne laissera pas sous ses yeux se renouveler le crime

d'Appius et de Virginie, il ne laissera pas une pauvre fille sans défense, qui n'a commis d'autre crime que d'être noble, s'ouvrir le cœur pour conserver ce cœur à celui qu'elle aime. Qui sauve un individu a le même mérite, aux yeux du Seigneur, que celui qui sauve un pays. Eh bien, donne-moi une lettre qui m'introduise près de Saint-Just ; dis-lui franchement qui je suis ; dis-lui que je me livre à lui pieds et poings liés ; dis-lui que je lui apporte ma tête, mais qu'il sauve la vieillesse et l'innocence, c'est-à-dire les deux choses les plus respectables de ce monde.

SAINT-JUST, lui touchant l'épaulé

Viens avec moi, jeune homme, je te ferai voir Saint-Just.

RAOUL

Vous ! Quand ?

SAINT-JUST

À notre arrivée à Strasbourg.

RAOUL

Vous savez que vous pouvez tout me demander, ma vie, mon sang, mon âme !

SAINT-JUST

Tu verras Saint-Just.

RAOUL

Et nous partons ?...

SAINT-JUST

À l'instant même !

RAOUL, prenant la main de Pichegru

Oh ! général...

SAINT-JUST

Adieu, Pichegru. Tu sais que j'ai écrit à la Convention. – Viens, viens, jeune homme.

(Il sort avec Raoul.)

Scène X

Les mêmes, hors Saint-Just et Raoul ; Stéphen.

STÉPHEN

Général !

PICHEGRU

Stéphen ! c'était bien lui.

STÉPHEN

L'ennemi occupe le village de Dawendorff. On peut le tourner par les défilés de Froeschwiller, qui ne sont point gardés. Le prince de Condé loge à la mairie de Dawendorff. Il a avec lui la caisse des émigrés, qui renferme près d'un million en or anglais.

PICHEGRU

Tu en es sûr ? (Appelant.) Doumerc, faites sonner à cheval.

(On sonne à cheval, et le rideau baisse
au moment où le corps d'armée se remet en marche.)

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

La fin d'un combat. Dans la mairie d'un petit village de la frontière.

Les Français en chassent les Autrichiens et les Prussiens. Le combat se livre autour d'une caisse ferrée que l'ennemi veut tirer à lui et dont les Français veulent s'emparer. Faraud frappe à grands coups sur les défenseurs et finit par s'emparer de la caisse. Les Français entrent par toutes les ouvertures en criant : « Victoire ! victoire ! » On entend en même temps les tambours battant la charge dans la rue, les trompettes sonnantes des fanfares. Des cris de « Vive le général Pichegru ! » Faraud est à cheval sur sa caisse, comme Bacchus sur son tonneau.

Scène première

Faraud, Pichegru, entrant ; Falou, soldats ;
puis Abbatucci, Doumerc et Charles.

PICHEGRU

C'est ici le quartier général ; prévenez tous les officiers. (Sortent quelques soldats.) Avez-vous vu Hoche ?

PROSPER

Général, il est de l'autre côté du village, à la poursuite de l'ennemi...

PICHEGRU, à Faraud

Que fais-tu là, toi ?

FARAUD

Mon général, je crois que je tiens la caisse.

PICHEGRU

Quelle caisse ?

FARAUD

Celle des émigrés : écusson bleu, avec trois fleurs de lys de France.

PICHEGRU

En as-tu la clef ?

FARAUD

Oh ! non, ils n'ont pas eu la complaisance de nous la laisser.

PICHEGRU

Emportez cette caisse. (Deux soldats emportent la caisse.) Deux hommes en sentinelle à côté, et qu'on prévienne le payeur général...

(Prosper sort.)

FARAUD

Ah ! pauvre payeur, comme ça va le déranger, lui qui n'a rien à faire depuis six mois !

(Il sort.)

PICHEGRU, à Abbattucci qui entre

Rien de grave ? je t'ai vu tomber de cheval.

ABBATUCCI

Non, mon général : c'est mon cheval qui a été blessé et pas moi.

PICHEGRU

Et toi, Doumerc ?

DOUMERC

Une égratignure sur le front, mon colback a paré le coup.

PICHEGRU

Et Charles, mon petit Charles ? Ohé !

CHARLES, paraissant

Voilà, mon général.

PICHEGRU, à Charles

Tu es content, tu as vu le feu ?

CHARLES

Je croyais que c'était bien plus effrayant que ça...

PICHEGRU, se retournant vers la déesse Raison

Sais-tu qu'il faudra que je te donne un baril d'honneur ? je t'ai vue aujourd'hui au milieu du feu et de la mitraille, ni plus ni moins qu'un vétéran.

LA DÉESSE

Bah ! mon général, depuis deux ans, elles me connaissent, les balles. Votre chirurgien-major m'en a extrait une du bras, demandez-lui si j'ai fait la grimace.

Scène II

Les mêmes, Prosper, soldats.

PICHEGRU

Eh bien, Prosper, a-t-on fait ouvrir la caisse ?

PROSPER

Oui, mon général, en présence de témoins.

PICHEGRU

Que contenait-elle ?

PROSPER

Sept cent soixante-quinze mille francs en guinées anglaises.

PICHEGRU, à Abbatucci

Combien est-il dû à nos hommes ?

ABBATUCCI

Cinq cent mille francs à peu près.

PICHEGRU

Qu'on fasse la paye à l'instant. Ne m'a-t-on pas dit que le bataillon de l'Indre avait horriblement souffert ?

ABBATUCCI

Oui, général.

PICHEGRU

On gardera vingt-cinq mille francs à répartir dans le bataillon de l'Indre ; plus, cinquante mille francs pour les besoins de l'armée.

ABBATUCCI

Et les deux cent mille francs restants ?

PICHEGRU

Prosper les portera à la Convention, avec les deux drapeaux que nous avons pris. (Abbatucci sort.) Il est bon de montrer que les républicains ne se battent pas pour l'or.

PROSPER

Merci, mon général ; mais raison de plus pour que j'en finisse avec ce diable de Falou, qui m'a fait cadeau d'un cheval ; je n'ai pas encore pu mettre la main dessus... Ah ! le voilà...

(Il sort.)

DOUMERC

Que diable a donc Prosper ?

(Dans la rue, cris de « Vive le général ! »)

CHARLES

Qu'est-ce que cela ?

PICHEGRU

Ce sont nos soldats, à qui on fait la paye !...

Scène III

Les mêmes, Falou, amené par Prosper.

PROSPER

Enfin, je le tiens ! Pourquoi ne voulais-tu pas venir ?

FALOU

Mon capitaine, parce que je me doutais que c'était encore pour me dire des bêtises.

PROSPER

Comment, pour te dire des bêtises ?

FALOU, au général

Tenez, je vous en fais juge, mon général. Nous chargeons, n'est-ce pas ?... Je me trouve en face d'un officier prussien qui me porte un coup de tête... Je pare prime, je riposte par un coup de pointe, et je lui fais avaler plus de six pouces de lame...

PICHEGRU

Diable ! tu es généreux quand tu t'y mets...

FALOU

Il tombe naturellement... Je vois un cheval magnifique qui n'avait plus de maître, et le capitaine qui n'avait plus de cheval : il se débattait comme un diable dans un bénitier, au milieu de cinq ou six aristocrates ; j'en tue un, j'en blesse un autre. « Allons, capitaine, que je lui crie, le pied dans l'étrier ! » Une fois le pied dans l'étrier, le... le reste a été vite en selle, et tout a été dit, quoi !

PROSPER

Tout n'a pas été dit, car tu ne peux pas me faire cadeau d'un cheval.

FALOU

Pourquoi donc ? Vous êtes trop fier pour rien recevoir de moi ?...

PROSPER

Non, et la preuve, ta main !

(Ils se donnent la main.)

FALOU

Me voilà payé, et même je devrais vous rendre, mais pas de monnaie !

(Il regagne la porte.)

PICHEGRU, l'appelant

Viens ici, mon brave... (Falou se retourne, la main au colback.) Tu es Franc-Comtois ?

FALOU

Un peu, général.

PICHEGRU

D'où ?

FALOU

De Boussières.

PICHEGRU

Tu as encore tes parents ?

FALOU

Une vieille grand'mère de quatre-vingts ans.

PICHEGRU

Et de quoi vit-elle ?

FALOU

De ce que je lui envoie ; mais comme la République me doit cinq mois de solde arriérée, la bonne femme vit bien mal !... Par bonheur, on dit que, grâce au fourgon du prince de Condé, nous allons être mis au courant. Brave prince ! c'est ma grand'mère qui va te bénir !

PICHEGRU

Comment, ta mère va bénir un ennemi de la France ?

FALOU

Est-ce qu'elle s'y connaît ! le bon Dieu sait bien qu'elle

radote.

PICHEGRU

Alors, tu va lui envoyer ta solde ?

FALOU

On gardera bien un petit écu pour boire la goutte.

PICHEGRU

Garde tout !

FALOU

Et la vieille ?

PICHEGRU

Je m'en charge.

(On entend le tambour. – « Vive le général ! »)

Scène IV

Pichegru, Hoche, un soldat.

On entend les trompettes qui sonnent
des fanfares et les tambours qui battent au champ.

PICHEGRU

Ah ! voilà Hoche qui revient de la poursuite de l'ennemi. (Il va à la porte.) Eh bien, mon cher général ?

(À l'entrée du général Hoche, tous les assistants se lèvent.)

HOCHE, entrant avec ses officiers dans tout

le désordre de gens qui viennent de se battre

Encore deux ou trois coups de collier comme celui-là, et l'ennemi sera hors de France.

PICHEGRU

Sans compter que nous avons mis la main sur la caisse du prince de Condé et que nous avons fait la paye.

HOCHE

Morbleu ! faire la paye avec l'argent de l'Angleterre, c'est deux fois bien joué. Pendant ce temps-là, nous avons reconduit ces messieurs les Prussiens et les Autrichiens aussi loin que nous avons pu. Combien de canons et de drapeaux de votre côté ?

PICHEGRU

Un drapeau et quatre canons. Et vous ?

HOCHE

Trois canons et un drapeau ; mais ce qui fait votre grande supériorité sur nous, c'est la caisse !

PICHEGRU

J'ai cru, sauf ton approbation, pouvoir faire prendre vingt-cinq mille francs à répartir dans le bataillon de l'Indre, qui a le plus souffert ; il reste cinquante mille francs, au sujet desquels tu t'entendras avec le payeur ; le reste sera employé à la Convention.

HOCHE

Gardons les gratifications pour les journées de demain et d'après-demain, qui seront chaudes. J'ai envie de mettre à prix à six cents francs les canons autrichiens ou prussiens qu'on prendra.

PICHEGRU

Par ma foi, c'est une idée, ne la laisse pas tomber à l'eau.

(Entrée de Faraud.)

Scène V

Les mêmes, Faraud, avec des galons de papier sur ses manches, suivi de deux soldats du bataillon de l'Indre ; puis la déesse Raison.

PICHEGRU

Qu'y a-t-il, Faraud ?

FARAUD, portant la main à son schako.

Mon général, ce sont les délégués du bataillon de l'Indre.

PICHEGRU

Ah ! oui, qui viennent me remercier, n'est-ce pas ?

FARAUD

Au contraire, général : ils viennent pour refuser la gratification en question.

HOCHE

La refuser ?

PICHEGRU

Et pourquoi ?

FARAUD

Ils disent comme ça qu'ils n'ont pas fait plus que leurs camarades, et que, par conséquent, ils ne doivent pas avoir plus qu'eux.

PICHEGRU

Et les morts, refusent-ils aussi ?

FARAUD

Qui ça ?

PICHEGRU

Les morts ?...

FARAUD

On ne les a pas consultés, mon général.

PICHEGRU

Eh bien, tu diras à ceux qui t'envoient que je ne reprends pas ce que j'ai donné... La gratification que je destinais aux vivants sera distribuée aux pères, mères, frères, sœurs et filles des morts. Avez-vous quelque chose à dire contre cela ?

FARAUD

Pas la moindre chose, mon général.

PICHEGRU

C'est bien heureux ! Maintenant, viens ici. (Il regarde les galons de Faraud.) Qu'est-ce que ces sardines-là ?

FARAUD

Ce sont mes galons de caporal.

HOICHE

Pourquoi en papier ?

FARAUD

Parce que nous n'en avons pas en laine, général.

HOICHE

Et pourquoi t'a-t-on nommé caporal ?

FARAUD

Le général le sait bien.

PICHEGRU

Mais non, je ne le sais pas.

FARAUD

Mais puisque vous m'avez ordonné de faire deux prisonniers.

PICHEGRU

Eh bien ?

FARAUD

Eh bien, je les ai faits : deux Prussiens.

PICHEGRU

C'est vrai, cela ?

FARAUD

Lisez plutôt. Ah ! j'ai pris toutes mes précautions, allez !

PICHEGRU lit

« Le fusilier Faraud, de la 2^e compagnie du bataillon de l'Indre, a fait deux prisonniers prussiens... » Eh bien, après ?

FARAUD, tendant son autre bras

Voilà !

PICHEGRU

« En raison de quoi, sauf l'autorisation du général en chef, je l'ai nommé caporal. » – Ratifiez-vous, Hoche ?

HOICHE

De grand cœur !

FARAUD, après un temps

Général, il me reste à vous prier d'être mon témoin...

PICHEGRU

Ton témoin ! Est-ce que tu te bats ?

FARAUD

Pis que cela, mon général : je me marie.

PICHEGRU

Bon ! avec qui ?

LA DÉESSE, survenant

Avec moi, mon général. Je lui avais promis d'être sa femme le jour où il serait nommé caporal.

PICHEGRU

Tu n'es pas malheureux, coquin !... la plus jolie et la plus honnête vivandière de l'armée... Et puisque tu m'as pris pour ton témoin, je la dote.

LA DÉESSE

Vous me dotez, mon général ?

PICHEGRU

Oui, je te donne un âne et deux tonnelets d'eau-de-vie.

LA DÉESSE

Un mari et un âne à la fois ?... Ah ! c'est trop, général, c'est trop !

FARAUD

Ah ! mon général, vous êtes cause que je n'ose plus rien vous demander.

PICHEGRU

Dis toujours.

LA DÉESSE

Eh bien, mon général, il faut, sauf votre permission, que la journée finisse comme elle a commencé, par un bal.

FARAUD

Nous avons fait danser l'ennemi ce matin.

LA DÉESSE

Nous voudrions bien danser ce soir.

HOICHE

Alors, comme second témoin, c'est moi qui payerai le bal.

PICHEGRU

Et la place de la mairie fournira le local. Mais, j'y songe, tu te maries ce soir, et si tu es tué demain ?

FARAUD, regardant la déesse Raison

Ah ben... d'ici à demain, j'ai de la marge. Je léguerai nos enfants à la patrie.

HUITIÈME TABLEAU

Une place de village en Alsace. Çà et là, des traces de l'action qui s'y est engagée. Au lever du rideau, roulement de tambours commandé par Spartacus, debout sur une table.

SPARTACUS

Écoutez la loi ! – Attendu qu'au bivac il ne se trouve pas toujours un municipal avec du papier timbré et une écharpe pour ouvrir les portes du temple de l'hyménée, moi, Pierre-Antoine Bichonneau, dit Spartacus, tambour-maître du bataillon de l'Indre, je vais procéder à l'union légitime de Pierre-Claude Faraud et de Rose Charleroi, vivandière au 24^e régiment. (Spartacus fait exécuter un second roulement.) Approchez, les conjoints ! – En présence des citoyens généraux Lazarre Hoche et Charles Pichegru, assistés du bataillon de l'Indre, du 24^e et de tous ceux qui ont pu tenir sur cette place, au nom de la République une et indivisible, indivisible, entendez-vous bien ? c'est une allégorie ! je vous unis et vous bénis. (Spartacus fait exécuter un nouveau roulement pendant lequel deux sergents étendent sur la tête des deux époux un tablier de sapeur.) Citoyen Pierre-Claude Faraud, tu promets à ta femme protection et amour, n'est-ce pas ?

FARAUD

Parbleu !

SPARTACUS

Citoyenne Rose Charleroi, tu promets à ton mari constance, fidélité et petits verres à discrétion ?

ROSE

Oui, je le promets !

SPARTACUS

Au nom de la loi, vous êtes mariés. Le régiment adoptera vos nombreux enfants ! Les jumeaux sont autorisés... Attendez donc ! ce n'est pas fini... (Un effroyable roulement de tous les tambours se fait entendre ; à un geste de Spartacus, il cesse tout à coup.) Sans celle-là, vous n'étiez pas heureux.

(Ballet.)

NEUVIÈME TABLEAU

La place de l'hôtel de ville à Strasbourg.

L'hôtel de ville, à droite du spectateur, avec un grand balcon, au-dessus duquel flotte un drapeau noir. À la gauche du théâtre s'élève une estrade ornée de drapeaux tricolores. Trois magistrats sont assis sur cette estrade ; ils ont une table devant eux et un registre sur lequel viennent s'inscrire les enrôlés volontaires. Derrière eux, six tambours et six trompettes. Les trompettes sonnent quand l'enrôlé s'engage dans la cavalerie, les tambours battent quand l'enrôlé s'engage dans l'infanterie. Des groupes de paysans et de paysannes, composés de quinze à vingt personnes, jeunes filles, mères, enfants, vieillards ; puis, au milieu de chaque groupe, quatre ou cinq jeunes gens qui viennent pour s'engager. Chaque groupe porte un drapeau où est inscrit le nom de son village. Les costumes de tous ces groupes sont différents, suivant la mode des villages auxquels ils appartiennent. On lit sur les drapeaux : « Saverne, Phalsbourg, Mutzig, Schlestadt, Badonvilliers. » Groupes de gens de la ville. Augereau est chargé de faire garder les rangs aux volontaires. Aucun d'eux n'a encore l'habit militaire. Mais on remet à chacun une cocarde tricolore au moment où il vient de signer ; cette cocarde, il la fait mettre à son chapeau par sa mère ou sa maîtresse. Puis il reçoit un fusil, un sabre et une giberne, avec lesquels il va prendre son rang. Un groupe de sept à huit mères qui pleurent se tient à petite distance des volontaires qui ont leurs fusils et qui sont commandés par Augereau. Au lever du rideau, une dizaine de volontaires sont déjà enregistrés, et on en est aux deux derniers de Saverne. Après Saverne, un des magistrats se lève et appelle à haute voix Phalsbourg. Le groupe tout entier se rapproche avec des sentiments divers. Les mères pleurent, les pères encouragent les enfants.

Scène première

Volontaires, femmes du peuple, vieillards,
un municipal, deux assesseurs.

UN VOLONTAIRE

Voyons, ma mère, ne vois-tu pas ce drapeau noir ? Est-ce qu'il ne dit pas que la patrie est en danger ? Eh bien, ce serait une honte que tout ce qui porte le nom de Français ne se levât pas pour

repousser l'ennemi ! (Montant sur l'estrade et criant.) Fantassin !...

UNE MÈRE, à son fils

Mais, malheureux enfant, tu sais bien que tu n'as pas l'âge ;
il faut avoir seize ans pour servir la patrie.

L'ENFANT

Bah ! ma mère, on me dit tous les jours que j'ai l'air d'en
avoir dix-huit ; ils ne me demanderont pas mon extrait de bap-
tême, et, pourvu que tu ne me démentes pas, je partirai avec les
autres.

LA MÈRE

Mais moi !... moi !...

L'ENFANT

Toi, chère mère, ça te fera une bouche de moins à nourrir.
N'est-ce pas toi qui travailles pour nous tous ?... Ne dis rien, et
laisse-moi partir.

LA MÈRE

C'est bien facile de dire à une mère : « Ne dis rien !... » quand
on n'aime pas sa mère.

L'ENFANT

Oh ! peux-tu dire cela ?... Va, laisse-moi faire, je reviendrai
avec un beau sabre d'honneur.

(Il monte sur l'estrade.)

LE MUNICIPAL, le regardant

Quel âge as-tu ?

L'ENFANT

Dix-sept ans, citoyen municipal.

LE MUNICIPAL

Tu parais bien jeune pour avoir dix-sept ans. Où sont les
parents de cet enfant ?

L'ENFANT

Je n'ai que ma mère, et si vous lui demandez mon âge, elle ne
vous le dira pas. Elle ne veut pas que je parte.

LE MUNICIPAL, plus haut

Où est la mère de cet enfant ?

LA MÈRE

Me voilà, citoyen.

LE MUNICIPAL

Quel âge a-t-il ?

LA MÈRE

Quinze ans et trois mois.

LE MUNICIPAL

Tu vois bien que tu ne peux pas servir... Tu n'as pas l'âge.

UN HOMME d'une soixantaine d'années

Je pars avec lui.

LE MUNICIPAL

Mais toi, tu es trop vieux.

LE VIEILLARD

Allons donc, est-ce qu'on est trop vieux tant qu'on peut faire ses dix lieues par jour et porter son fournement ? Il en faut, des vieux, pour montrer aux jeunes comme on meurt.

L'ENFANT, au vieillard

Prends-moi avec toi, citoyen ! prends-moi avec toi !...

LE VIEILLARD

Donnez-moi cet enfant, je m'en charge. Vous me donnez un écolier, je vous rendrai un héros.

L'ENFANT, sautant au cou du vieillard

Oh ! merci, citoyen ! nos cocardes... nos cocardes !...

(Ils montent tous deux sur l'estrade,
au milieu des applaudissements.)

VOIX ET CRIS DE FEMMES, dans la coulisse

C'est un meurtre ! Tu nous prends nos enfants pour les faire égorger.

LES FEMMES, sur la scène

Qu'est-ce que c'est ?

UNE FEMME

C'est le citoyen Saint-Just, qui a déclaré la patrie en danger et qui a décrété les enrôlements volontaires.

LES FEMMES

À bas le citoyen Saint-Just !...

Scène II

Les mêmes, Saint-Just.

AUGEREAU, à Saint-Just,
que les femmes injurient

Dis un mot, citoyen, etc...

SAINT-JUST

Qu'on laisse faire et dire ces pauvres folles. L'amour maternel leur fait oublier l'amour de la patrie.

UNE FEMME

Arrière !... Je veux lui parler... Il m'entendra... Tu ne me fais pas peur... Sais-tu ce que c'est que d'avoir élevé son enfant, de l'avoir nourri de son lait, puis de son pain, d'avoir guidé ses premiers pas, de l'avoir vu grandir, en tremblant chaque jour pour sa vie ?... Et tu veux, quand tu viens nous les prendre à vingt ans, dans nos mansardes, dans nos chaumières, que nous les regardions partir les yeux secs et que nous ne maudissions pas celui qui nous les enlève ?... Ah ! cette séparation est un déchirement cent fois plus cruel que celui de l'enfantement... Aussi, va, porte la tête haute... un jour viendra où elle pliera sous le poids de nos malédictions.

TOUS

Mort à Saint-Just !

SAINT-JUST, sur les marches de l'estrade

En vérité, vous me faites pitié, créatures faibles et sans raison. Est-ce qu'il n'y a pas une mère plus sainte et plus sacrée que vous toutes ensemble, et qui est avant vous la mère de vos mères et la mère de vos enfants, la France ? (Mouvement.) Ah ! vous voulez, filles parricides, livrer cette mère aux sabres des uhlands, aux lances des Russes, et, bien pis encore, aux caresses infâmes de l'ennemi ? Mais sachez donc, une fois pour toutes, que ce n'est pas pour vous que vous enfantez ! Non, vous enfantez pour la patrie ! Est-ce que je n'ai pas une mère aussi, moi ? Est-ce que vous croyez qu'assis sur les bancs de la Convention, en mission à l'armée, toujours le premier au feu... est-ce que vous croyez que

je ne cours pas autant de risques que les enfants que je vous prie, non pas même de donner, mais de prêter à la République ? Embrassez-les, vos enfants, je vous le permets une fois encore. Et vous, enfants, embrassez vos mères et pardonnez-leur, car elles ont manqué de faire de vous de mauvais Français... Embrassez-les, pleurez en les embrassant ; ces larmes sont amères ; mais quand l'ennemi sera chassé du sol sacré de la République, quand vous reviendrez, comme les Grecs de Marathon, une branche de laurier à la main, alors les larmes seront douces, et nul ne sera là pour mettre un terme à vos baisers !...

TOUS

Il a raison...

(Tambours au loin.)

SAINT-JUST, qui est redescendu
en scène peu à peu

Et maintenant, entendez-vous ces tambours voilés comme pour une marche funèbre ? c'est la proclamation de la patrie en danger !... Que tous les sentiments se taisent devant ce cri, que toutes les larmes se tarissent ; quand la patrie est en danger, tout est à la patrie !...

TOUS

Vive Saint-Just !... vive la nation !...

(Un officier d'ordonnance traverse le théâtre au galop de son cheval et s'arrête devant Saint-Just au bas des marches de l'hôtel-de-ville.)

Scène III

Les mêmes, un officier.

L'OFFICIER

Citoyen représentant, l'accusateur public Schneider vient de faire ouvrir la porte de Kehl pour entrer dans Strasbourg avec sa fiancée.

SAINT-JUST

Impossible !

L'OFFICIER

Je l'ai vu.

SAINT-JUST

Nul n'oserait désobéir à un ordre donné par moi, surtout quand la désobéissance entraîne la peine de mort.

L'OFFICIER

Tu vas en juger toi-même : il s'avance de ce côté, et, dans quelques secondes, il sera ici.

SAINT-JUST

Que ceux qui voudront assister à un grand acte de justice ne bougent pas de cette place !

(Quatre coureurs, vêtus des couleurs nationales, entrent à pied sur la place, précédant la calèche de Schneider. Celui-ci est dans la calèche avec Clotilde richement vêtue. Il a ses cavaliers noirs, les hussards de la mort, pour escorte autour de lui. Saint-Just, pendant ce temps, est rentré dans l'hôtel de ville et est apparu sur le balcon. Un geste de Saint-Just amène la calèche le plus près possible du balcon. Tout à coup, Clotilde ouvre la portière, s'élançe à terre, tombe à genoux et crie au milieu d'un silence solennel.)

Scène IV

Les mêmes, Clotilde, Schneider, Raoul.

CLOTILDE

Justice, citoyen ! j'en appelle de cet homme à Saint-Just et à la Convention !

SAINT-JUST

Parle, jeune fille. Qu'a-t-il fait ?... Je t'écoute.

CLOTILDE

Mon père s'était exilé. Pour dire un dernier adieu à ma mère mourante, il a repassé le Rhin ; Schneider l'a fait arrêter.

SAINT-JUST

Ton père était émigré, Schneider était dans son droit.

CLOTILDE

Je suis venue lui demander grâce pour mon père, lui offrir tout ce que je possédais... deux millions : il a refusé.

SAINT-JUST

Sais-tu, jeune fille, que tu fais un magnifique éloge de cet

homme ?

CLOTILDE

Attends. Le lendemain, il a rendu la liberté à mon père, à la condition que mon père le recevrait chez lui. Il est venu, et, d'avance ayant fait dresser la guillotine devant nos fenêtres, il m'a dit : « Ta main ou la tête de ton père ! » (Mouvement de Schneider.) Ose donc nier !... Alors, je n'ai plus eu d'espoir qu'en toi, j'ai consenti à tout ce qu'il exigeait de moi, mais à la condition qu'il me présenterait d'abord à toi comme sa femme.

SAINT-JUST

Et pourquoi exigeais-tu cela ?

CLOTILDE

Pour faire ce que je fais. (Elle se met à genoux.) Pour me mettre à tes pieds, et pour dire : justice !

SAINT-JUST

Tu m'as demandé justice, et tu vas l'avoir. Mais qu'aurais-tu fait si tu ne m'avais pas trouvé disposé à te la rendre ?

CLOTILDE

Ce soir, je l'aurais poignardé !

SAINT-JUST

Raoul, va relever ta fiancée... – Citoyenne, tu es libre. Que ton père, puisqu'il est rentré en France, y reste et fasse sa soumission. Il ne sera pas inquiété. Que désires-tu encore ?

CLOTILDE

Citoyen, puisque tu m'as accordé tout ce que je demandais de toi, puisque je suis libre d'aller pleurer ma mère, d'aller consoler mon père, je te demande comme dernière faveur la grâce de cet homme.

SAINT-JUST, frappant de son poing
la traverse du balcon

Sa grâce ? la grâce de cet homme exécrable, de ce misérable ? Tu ris, jeune fille ! si je faisais grâce, la justice déploierait ses ailes et s'envolerait pour ne plus redescendre sur la terre ! Arrêtez cet homme.

SCHNEIDER, s'élançant hors de la voiture

Tête et sang ! m'arrêter, moi !... Est-ce que tu crois que je me laisserai égorgé sans me défendre ?... À moi, mes hussards !... m'entendez-vous ?... Rien !... rien !... Trahi... trahi par ces lâches qui m'obéissaient hier !... Eh bien, à toi Saint-Just !

(Il tire un coup de pistolet sur Saint-Just.)

SAINT-JUST

Au tribunal révolutionnaire !...

(Le peuple se précipite sur Schneider, que l'on entraîne violemment. – Tumulte. Vociférations.)

TOUS

Vive Saint-Just.

(Défilé des volontaires.)

DIXIÈME TABLEAU

L'avant-garde de l'armée française.

Scène unique

Saint-Just, Hoche, Pichegru, Faraud, Falou, état-major, soldats.

SAINT-JUST

Citoyens, avant le combat, j'ai une communication à vous faire, une bonne nouvelle à vous annoncer.

PICHEGRU

Citoyen représentant, je te prévien que l'ennemi va commencer le feu.

SAINT-JUST

Qu'il commence ! (On entend, dans ce moment, la détonation d'une batterie de canons. Deux hommes tombent. – Lisant.)

Le citoyen Dugommier à la Convention nationale.

« Citoyens représentants, Toulon est en notre pouvoir. Hier, nous avons pris le fort Mulgrave et le petit Gibraltar. (Deuxième détonation. – Il continue.) À dix heures du soir, les représentants du peuple Barras et Fréron prendront possession de la place au nom de la France. » (Troisième détonation.)

STÉPHEN, venant tomber aux pieds de Pichegru
Général, je meurs pour la France.

PICHEGRU

Mon pauvre Stéphen !

STÉPHEN

Ne me plaignez pas, général : mes derniers regards voient la France libre et victorieuse. Vive la France, la seconde patrie des proscrits !

(Il meurt.)

PICHEGRU

En avant !

TOUS

En avant !

SAINT-JUST

Que nul ne passe la frontière avant moi. En avant !

TOUS

En avant !

ONZIÈME TABLEAU

Scène unique

Les mêmes.

Tableau de bataille. Cris de victoire. – Saint-Just, prenant un drapeau des mains du porte-drapeau, traverse la petite rivière et va le planter sur la terre bavaroise.

SAINT-JUST

Ce pas que la France vient de faire au delà de ses frontières, c'est le commencement de sa course à travers l'Europe. Comme elle a franchi ce ruisseau sans nom, elle franchira le Rhin, le Pô et le Danube. Au nom de la liberté, je prends possession de cette terre... Vive la République !

TOUTES LES VOIX

Vive la République !

(La toile tombe sur les premières mesures de *la Marseillaise*.)

DISTRIBUTION

| | |
|---------------------------|------------------------------|
| Saint-Just | M. Taillade |
| Pichegru | M. Laray |
| Euloge Schneider | M. Goucet |
| Le général Eisemberg | M. Edmond Galand |
| Hoche | M. Dalbert |
| Un vieillard | M. Donato |
| Fraud | M. Touzé |
| Falou | M. Courtès |
| Spartacus | M. Williams |
| Tétrel | M. Patonelle |
| Young | M. Boileau |
| Fenouillot | M. Bouchet |
| Raoul | M. Delacour |
| Stéphen | M. Hodin |
| Monnet | M. Abel Brun |
| Augereau | M. Delorme |
| Coclès | M. Théol |
| Abbatucci | M. Huvier |
| Doumerc | M. Laferté |
| Le général Perrin | M. Noël |
| Prosper Lenormand | M. Hucherard |
| Jacquemin | M. Prost |
| Eildemann | M. Fabre |
| Maître Nicolas | M. Bardier |
| Titus. – Un crieur public | M. Martin |
| Un jeune homme | M. Stanislas |
| Un aide de camp | M. Auguste |
| Un soldat | M. Bayard |
| Clotilde Brumpt | M ^{me} Fleury |
| Madame Teutch | M ^{me} Delvallée |
| Charles Nodier | M ^{me} C. Gauthier |
| Gertrude | M ^{me} Lagrange |
| Une mère | M ^{me} Daubrun |
| La déesse Raison | M ^{me} Marie Leroux |

Un jeune collégien

M^{me} Abraham

Une femme du peuple

M^{me} Bellamy

Étiennette

M^{me} Jenny Baron

Officiers, soldats, hommes et femmes du peuple, etc.